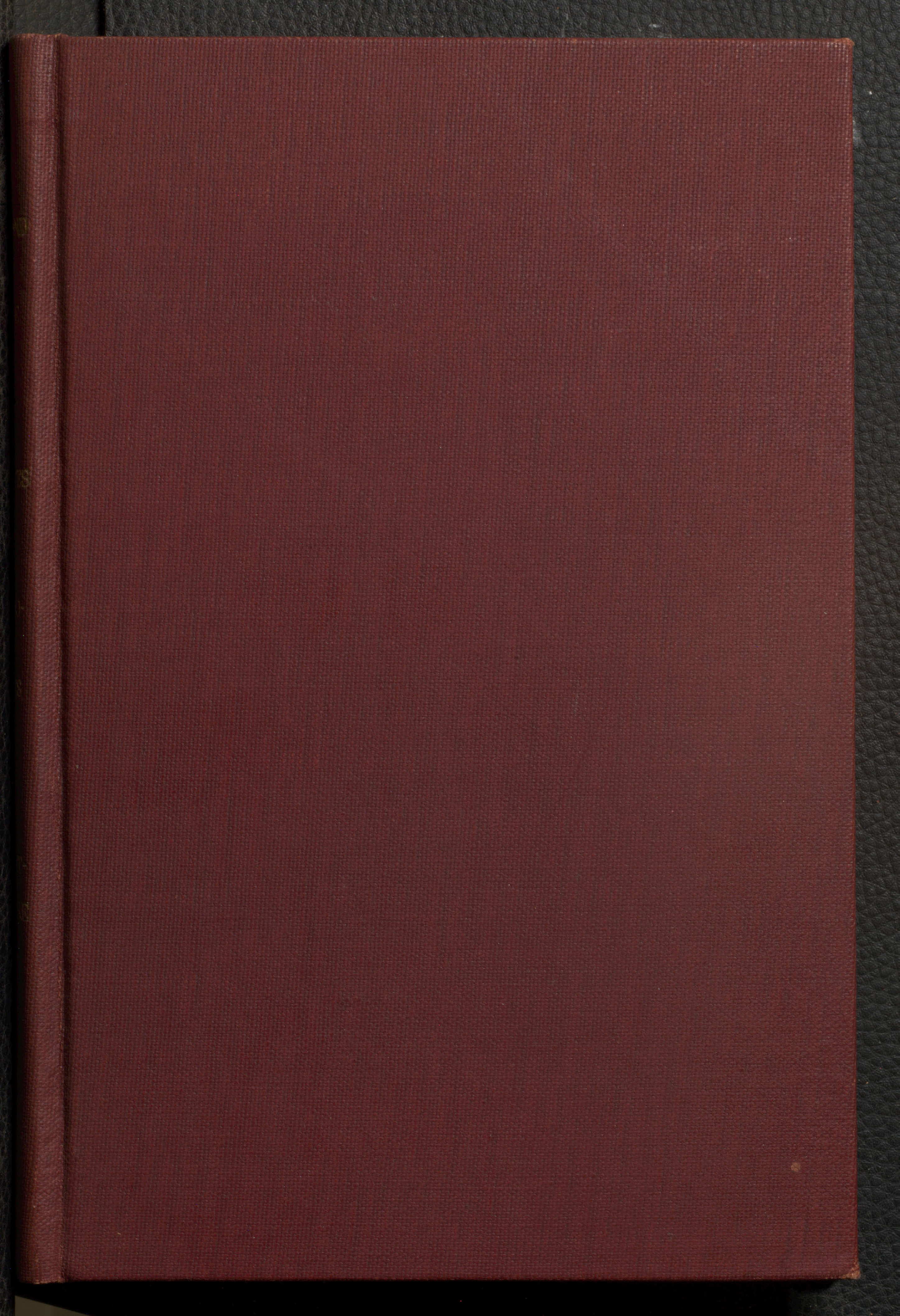


RAYMOND HESSE

HISTOIRE
DES
SOCIÉTÉS DE BIBLIOPHILES
EN FRANCE
DE 1820 A 1930

★

LES SOCIÉTÉS PARISIENNES D'AVANT-GUERRE

Préface d'HENRI BERALDI



PARIS
L. GIRAUD-BADIN
LIBRAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
ET DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL
128, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 128

1929

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ A
300 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ D'ARCHES
NUMÉROTÉS 1 A 300
1 200 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN
NUMÉROTÉS 301 A 1 500
ET 3 EXEMPLAIRES SUR JAPON
A, B, C HORS COMMERCE

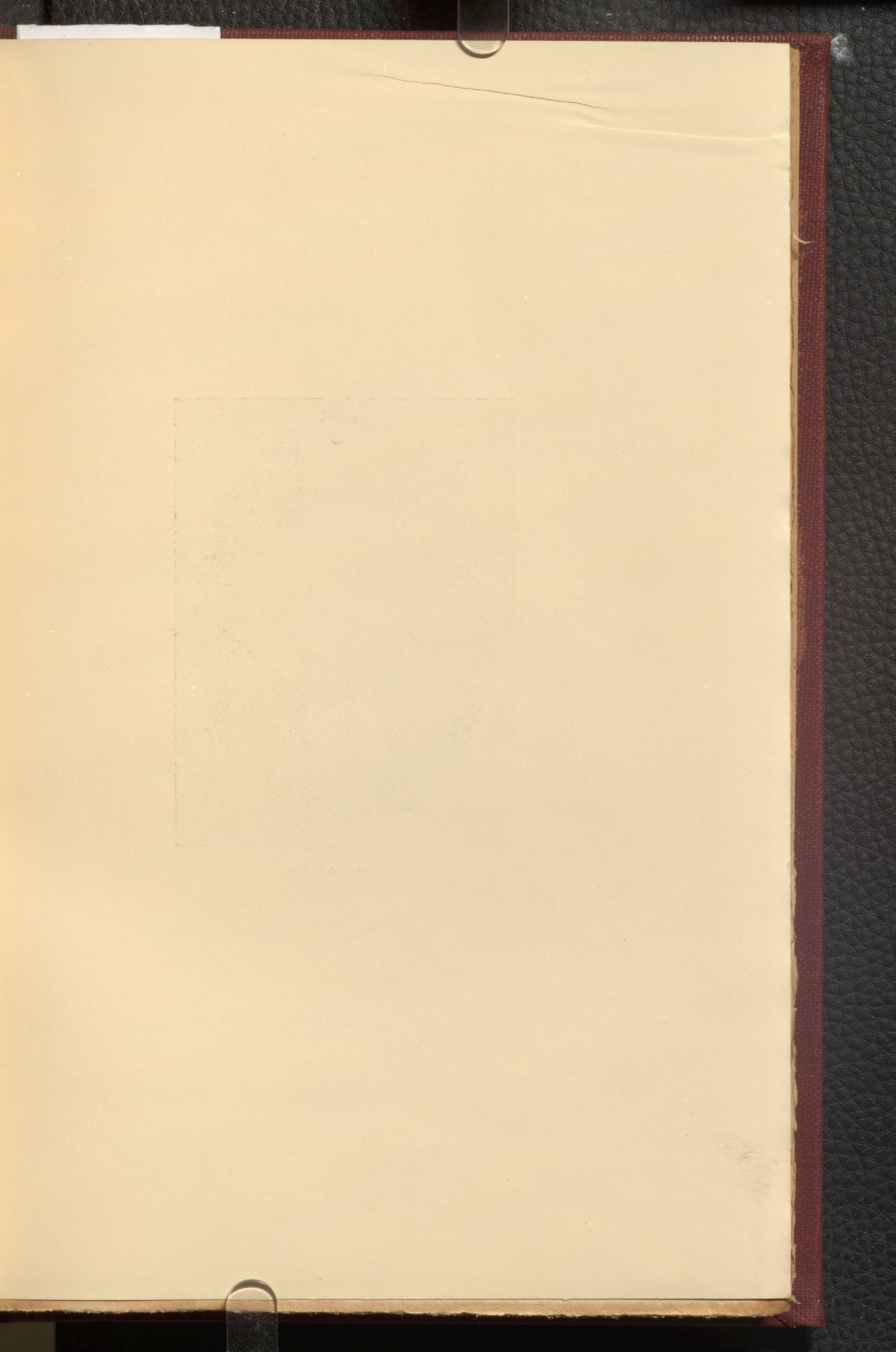
Nº 47

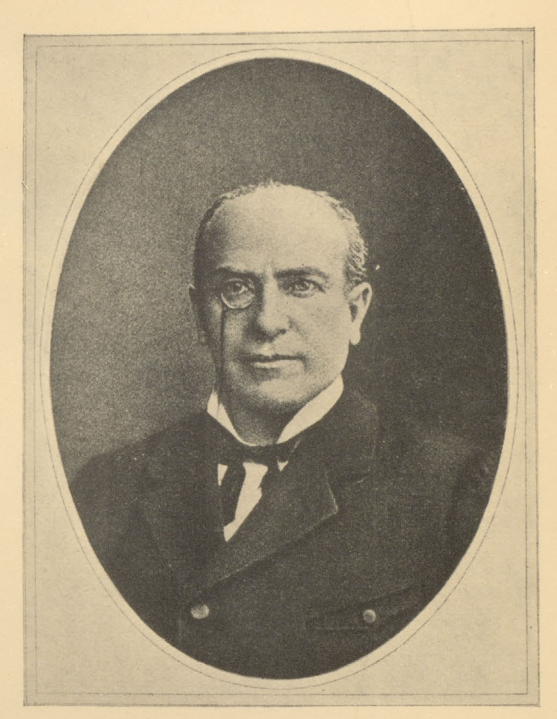
HISTOIRE
DES
SOCIÉTÉS DE BIBLIOPHILES
EN FRANCE
DE 1820 A 1930

Pour paraitre a la même librairie :

Deuxième Partie : **Les Sociétés d'après guerre.**

Troisième Partie : **Les Sociétés disparues.**





Eugène Paillet.

RAYMOND HESSE

HISTOIRE
DES
SOCIÉTÉS DE BIBLIOPHILES
EN FRANCE
DE 1820 A 1930

★

LES SOCIETÉS PARISIENNES D'AVANT-GUERRE

Préface d'HENRI BÉRALDI



PARIS
L. GIRAUD-BADIN
LIBRAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
ET DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL
128, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 128

1929

PRÉFACE

Le livre illustré ; le Français en a le goût chevillé dans l'âme. Aussi depuis deux siècles quelle splendide production ! Nous allons fêter le centenaire des vignettes romantiques et le bicentenaire du Molière *de Boucher. Merveilleux passé, — d'ailleurs acquis, indiscuté, célébré, — et acheté. — Mais on ne vit pas dans le passé, et le point essentiel, c'est d'avoir un présent. L'avons-nous ? Eh bien, présentement, sur la production du livre illustré, c'est un véritable coup de folie.*

Le fait nouveau, c'est le nombre et la qualité des « livres d'art » actuellement « construits » par des « amateurs », ou par des « sociétés de bibliophiles ».

Moisson sortie d'un grain semé il y a cinquante-cinq ans. — Quoi ! un grand demi-siècle ! histoire ancienne, très vieille. — Vieille pour vous qui êtes jeunes ; mais pour celui « qui en a été » c'est d'hier, vivant, très moderne. Cela peut d'ailleurs se raconter vite.

*
* *

Ce que mes yeux ont vu ? Non pas seulement « l'avant-guerre », comme on dit aujourd'hui, mais

« l'entre-deux-guerres ». La frénésie bibliophilique de 1871 à 1900, et ce que l'on a appelé « les bibliophiles de 1875 », — et le besoin de se rencontrer tous les jours pour causer livres, — Gallien, Truelle, Saint-Albin concevant en 1873, créant en 1874 un cercle de bibliophiles, la Société des Amis des Livres, et cette société se réunissant en huit dîners par an, et de plus ayant pour quartier-général (le grand Q. G.), chaque dimanche, la bibliothèque Paillet. Eugène Paillet qui, à l'ancienne bibliophilie cachottière et sévère, substitua la bibliophilie à ciel ouvert, communicative et amusante. En 1874 il se fait faire des aquarelles d'illustration par Edmond Morin, admirable artiste (insuffisamment apprécié de son temps — ce qui l'a tué — mais aujourd'hui mis à son plan). Il a l'idée de réaliser, avec Morin pour illustrateur (dessinateur et graveur), une édition de la Chronique de Charles IX, *pour les Amis des Livres. Il réussit. Pour 100 francs de contribution les Amis des Livres ont un volume de haute classe. Et de ce livre voici l'exemplaire-joyau, celui d'Abel Giraudeau, contenant les dessins originaux d'Edmond Morin.*

Paillet (dans l'Annuaire de la Société) va dire — naïvement — les joies nouvelles de la fabrication du livre à figures : « Choisir l'illustrateur, surveiller les détails, indiquer les sujets, juger les dessins, les faire rectifier ou même recommencer, choisir l'imprimeur, les caractères, le format, la mise en pages, le papier. » (Aller dans les coulisses de l'imprimerie ! Et composer un titre, donc !) Voluptés neuves,

voluptés intenses. (Mais croyez-le, en matière de livre illustré, le point vital c'est de mettre la main sur l'illustrateur.)

Cependant le mouvement de départ sur les voluptés nouvelles est bien calme. Il se passe trois ans avant que la Société publie son second livre.

Mais en 1880 un fait significatif. La Société, prenant une existence officielle et se donnant des statuts, y définit son double but : créer entre les bibliophiles de fréquentes réunions (la Société sera essentiellement un cercle), et par ses publications « encourager » — exciter — les peintres (dessinateurs d'illustrations), les graveurs, les imprimeurs.

(Les déclarations de principes, c'est bien, et à l'avenir elles ne manqueront pas. — Mais mettre la main sur l'illustrateur... !)

* * *

Les graveurs. Ils sont alors une belle légion : les graveurs en taille libre, dits graveurs à l'eau-forte, qui brilleront aux expositions universelles de 1889 et de 1900. La Société les emploie : les Mongin, les Courtry, pour les illustrations de Jacques le Fataliste *de Maurice Leloir. D'après Dagnan, les gravures de Le Rat pour* Eugénie Grandet, *1883, sont d'un mérite rare. Et voici l'exemplaire-joyau d'*Eugénie Grandet, *contenant les dessins originaux de Dagnan et relié (il ne faut pas juger un livre avant de l'avoir palpé relié ; — bien relié s'entend) par Cuzin, lavallière doublé de rouge.*

*
* *

En 1887 le petit livre Aline, reine de Golconde, *aux illustrations de Lynch gravées par Gaujean est un grand succès. Il plaît. Et payé par les membres de la Société 65 francs, il atteint en vente le prix de 1 000. Quelques Amis des Livres, qu'*Aline *n'intéresse pas autrement, s'en défont. Qu'en dit Paillet, le président? Il prend la chose calmement, sans avoir l'idée de vaines coercitions. Certes il juge que pour un membre de la Société, conserver des livres, alors peu nombreux, de cette société est la conduite élégante ; mais il prévoit aussi qu'un jour viendra où, les publications des Amis des Livres se multipliant, une classification et un choix se feront : les désirables, les inutiles ; ou les amusants et les pas amusants ; car il y a de « beaux livres » célèbres et cotés, qui sont parfaitement ennuyeux : voir le Rabelais de Le Duchat à 10 000 (dix mille or). Ainsi pense le sage Paillet. — Et s'il pouvait prévoir ! Car il ne raisonne que pour le cas où sa Société est seule...*

Or la Société des Amis des Livres n'est plus seule. Un Ami des Livres, pour la volupté de fabriquer du livre illustré, fonde la Société des Bibliophiles Contemporains, Académie des Beaux-Livres, familièrement les Biblios Contempos : Les Débuts de César Borgia, *illustrés par Rochegrosse, paraissent en 1890. La nouvelle Société n'aura qu'une durée très limitée. Elle n'en aura pas moins dégagé un fait nouveau et symptomatique. Son président ayant demandé cent soixante sociétaires les a*

immédiatement trouvés (dont beaucoup d'Amis des Livres) et a même dû « refuser du monde ». Que de bibliophiles avérés ou latents ! La poussée s'annonce..,

*
* *

Trouver l'illustrateur.

Il y a alors un périodique, Le Monde illustré, *que l'on regarde dans les cafés, et dont le goût de son directeur artistique a fait un grandissime livre. Le trio dessinateur, cébèbre : Morin-Vierge-Lepère. Les graveurs sur bois, merveilleux. Lepère en est. En 1889, à quarante ans, membre du jury de gravure de l'exposition universelle, il a pu discuter la situation générale du bois, et conclure à l'abus de la virtuosité, des teintes, et des surcoupes. Il a déjà derrière lui un œuvre admirable de peintre et de graveur. Présentement il voudrait se lancer dans l'illustration du livre : par exemple d'un livre qui s'appellerait* Paysages parisiens ; *un Ami des Livres — ami aussi de Lepère et son contemporain — le fait réaliser, 1892, livre de grande classe. Les exemplaires-joyaux : croquis, dessins, états, fumés, chine, japon, et dans une reliure de Marius Michel, un cadeau : le premier cuir incisé qu'ait fait Lepère. Généreux Lepère ! Il ne fut pas homme d'argent.*

La révolution du bois. Nous y sommes.

*
* *

L'année 1893 voit paraître le Zadig, *des Amis des Livres, avec des dessins de Rops (et autres) gravés par*

Gaujean en couleurs superposées. Les dessins, acquis 5614 francs par Paillet, pour l'exemplaire-joyau, relié par Marius Michel. — L'année 1895, le Lorenzaccio *des Amis des Livres ; les dessins de Maignan, 4100. — Et l'Ami des Livres qui devient « le Bibliophile de Paris » publie ce* Paris au hasard *où Lepère s'est proposé de reprendre la formule, à centaines de bois, des livres romantiques. Le bois innombrable.*

Ici un fait qui sera gros de conséquences. Les Biblios-Contempos meurent, les Cent Bibliophiles naissent. Mais laissons.

* * *

L'année 1896 apporte Les Zouaves et les Chasseurs à pied *du duc d'Aumale, publiés par les Amis des Livres. Bois de Charles Morel gravés par Paillard et autres.*

Et en 1897 Bracquemond, critique si vigoureux et net, donne son Trois livres, étude sur la gravure sur bois et la lithographie. *Les trois livres examinés sont* Paysages parisiens, Paris au hasard *et* Les Zouaves. *Bracquemond juge en passant les choses de l'illustration. Le trait photographique, le coloriage au patron? indignes du bibliophile. La lithographie ? Sa matière spéciale n'a jamais pu s'acclimater dans l'ornement du livre. Le bois de teinte ? la teinte, ou l'encombrement du blanc du papier, est la plaie de l'estampe. Ici Bracquemond formule son axiome célèbre :* « L'élément fondamental de l'estampe, ce n'est pas le noir de l'encre, c'est le blanc du papier. *C'est lui qui représente la*

lumière, il est l'élément agissant ; il scintille à travers les réserves, tailles, hachures... » (*Donc, ne* bouchez *pas* ; *laissez du blanc*). — « *La gravure sur bois? sa technique est le dégagement du trait ; revenons au vrai bois.* » — *Et s'adressant à Lepère :* « Allez, mon cher Lepère, allez de l'avant, du compliqué au simple. » *Et, ajoute-t-il,* « *faites le morceau* » (*le dessin serré*).

Et dès 1897 Bracquemond considère avec joie le fait nouveau : LE RÔLE DE L'AMATEUR DANS LA CONFECTION DU LIVRE ILLUSTRÉ. *Quel est ce rôle ? Décisif : être l'architecte du livre, donner le plan.*

Voilà où nous en sommes vingt et un ans après la Chronique de Charles IX. C'est la pleine victoire. Suivons.

*
* *

En 1897 les Amis des Livres publient les Quinze Histoires d'Egdard Poe *illustrées par Louis Legrand. Voici, pour une nouvelle née, la Société normande du Livre illustré, un volume délicatement architecturé (par un Ami des Livres)* : Foires et Marchés normands, *eaux-fortes de Lepère. En 1899 les Bibliophiles françois (la plus ancienne de nos sociétés de bibliophiles, et dans l'avenir la plus durable, croyons-nous) fait illustrer par les Lalauze :* La Bataille de Rocroy *du duc d'Aumale. Pour les Amis des Livres, Paillet architecture* Aspasie, Cléopâtre, Théodora *d'Henry Houssaye, avec Giraldon pour décorateur. — Un amateur va appeler Lepère à Nantes, pour y illustrer* Nantes en 1900...

1901. Eugène Paillet, qui a si fortement remué la bibliophilie, est à bout de forces.

Son dernier triomphe ; il possède toujours — parmi les dix-huit livres publiés par la Société qu'il a passionnément aimée, fermement et aimablement dirigée — deux volumes aux dessins originaux : Eugénie Grandet *et le* Zadig. *Et voici ces deux joyaux vendus aux enchères.* Eugénie Grandet, *11 700,* Zadig, *25 000. Et 5 pour 100. En chiffre rond, plus de 38 000 francs. Francs-or. Au change actuel : 190 000.*

*
* *

La fin du XIXe siècle a vu l'entrée victorieuse de l' « amateur » dans la confection du livre illustré. Les premières années du XXe voient s'établir, par étapes, une puissante organisation de fabrication par des associations de bibliophiles. Les sociétés font des bibliophiles, qui dans leur soif du livre fondent des sociétés.

Les Amis des Livres demeurant sur un modèle spécial, un cercle, voici des sociétés existant uniquement pour la création de l'illustré.

Les Cent Bibliophiles, fortement menés, vont être une société de premier ordre. Notez qu'un tiers des Cent et dix membres du comité sur onze, sont des Amis des Livres. On cumule, pour avoir les livres. Comme on a plusieurs libraires.

Lepère construit des livres, et quels ! — Occupé, il ne peut travailler pour le Bibliophile de Paris, mais il lui donne Minartz, qui illustre les Soirs de Paris, *bois gra-*

vés par Paillard : ici l'exemplaire-joyau est sur satin. Faire tirer, à la presse à bras, des bois sur satin : raffinement de volupté. — Lepère, lui, architecture son A Rebours *d'Huysmans, que les Cent lui prennent, 1904, et qui est une chose extraordinaire : livre étonnant, objet d'art séduisant et en couleurs, une fontaine lumineuse. Le super-joyau sera de l'avoir relié par Marius Michel, avec une suite à part en noir.*

En 1905, les bois de Paillard d'après Gorguet pour le Sérénus *de Jules Lemaître (Ami des Livres) sont remarquables de finesse et de difficulté vaincue. Mais Henri Paillard, à la fois peintre, graveur, et dessinateur-graveur, un des combattants pour « le dégagement du trait », a une idée plus simple, pour la vignette sur bois dans la page imprimée : « Une petite vibration (un noir) au premier plan », dit-il, « et puis se perdre dans le papier. »*

*
* *

Autre société : le Livre Contemporain, lui, deviendra de premier rang. Débute par un bijou : le Dominique, *de Fromentin, aux petites eaux-fortes de Leheutre, 1905.*

Les Amis, les Cent, le Livre Contemporain : aujourd'hui, les Trois Anciennes.

*
* *

Une nouvelle société encore : la Société du Livre d'art. Elle prend position, en 1906 par Aux flancs du vase, *de*

Samain, eaux-fortes originales de Gaston La Touche.

1906 est l'année des Fêtes Foraines (*les Cent Bibliophiles*) *excellent livre, et amusant, et qui devient un très grand livre dans l'exemplaire aux dessins originaux de Chahine. — Et l'année où Lepère donne aux Amis des Livres son* Éloge de la Folie, *d'Érasme. Traité aux modes de 1906 comme Eisen l'avait traité aux modes de 1751. Le prix du volume, élevé à 240 francs. L'exemplaire-joyau : le texte seul, sans les bois... mais les emplacements des bois occupés par des dessins de Lepère : 5 000 francs. (Si nous notons que les dessins de Maurice Ray pour les* Poèmes antiques *ont été achetés pour 4 000, et ceux d'Henri Royer pour* Notre Cœur *6 000 et qu'il s'agit de francs-or, nous concluons que la valeur absolue, pour les choses du livre, était déjà celle d'aujourd'hui.)*

1907. Un livre somptueux, longuement construit par un bibliophile : Les Trophées, *dessins d'Olivier Merson gravés par Flameng.*

1908. Une nouvelle société : le Livre Moderne.

*
* *

Arrêtons-nous ici. Nous venons d'amorcer une chronologie générale : tout bibliophile peut la continuer, et il le doit, s'il veut avoir le vrai mouvement d'ensemble.

Mais voila constitué, seul, pour de longues années (1920), l'organisme puissant : les Sociétés d'Avant-Guerre. Depuis 1876 elles auront donné — avec les

tirailleurs isolés, environ quatre-vingt-dix illustrés. En 1929 elles en seront à cent vingt. De grande classe, une vingtaine peut-être, proportion énorme. Les autres, toujours à considérer, pour l'illustration, et pour la part prise à l'immense renouvellement typographique. Livres maintenant de haute valeur, allant à des mille, deux mille, trois mille et jusqu'à cinq mille francs-or. Nul ne peut plus tout posséder ; chacun doit choisir, selon ses tendances. Et surtout selon son plaisir.

*
* *

Raymond Hesse, vous m'avez demandé de revenir pour vous dans le passé. Je l'ai fait, non sans émotion: ce que mes yeux ont vu. A mon tour, avec curiosité et intérêt, je vais savoir par vous comment voient les yeux des jeunes hommes du présent.

Henri Beraldi.

LES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

I

CHEZ LE COMTE DE LABORDE

Président de la « Société des Bibliophiles François ».

Boulevard de Courcelles. Des vitrines chargées de livres courent le long du vestibule. Dans le salon, où des toiles de maîtres, des miniatures finement exécutées ornent les murs, le maître du logis m'accueille avec une courtoise amabilité. Le comte de Laborde, président actuel de la Société des Bibliophiles François, fait partie de cette compagnie depuis 1893. Il a publié de nombreux ouvrages. Il est membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et la rosette de la Légion d'honneur a récompensé d'importants travaux. La société dont il dirige les destinées a été fondée en 1820. C'est la plus ancienne de nos sociétés françaises de bibliophilie. Même à l'étranger on ne connaît qu'une société qui soit sa doyenne : le Roxburghe Club de Londres.

La Société des « Bibliophiles François » diffère des autres sociétés de bibliophiles. Elle se propose, non de publier des livres d'art, bien illustrés, tirés à petit nombre, mais de révéler au public des œuvres littéraires,

historiques ou artistiques inconnues. En 1819 en effet, MM. de Chateaugiron, de Pixerécourt, Walckenaër, de Malartic, Durand de Lançon, Bérard, Edouard de Chabrol et de Morel-Vindé, tous amateurs de livres et possesseurs de bibliothèques, conçurent le projet de former une société dans le but de faire imprimer des ouvrages inédits, ou de réimprimer des ouvrages très rares. Cette société, dont l'existence commença le 1er janvier 1820, prit le nom de Société des Bibliophiles François.

Aux huit fondateurs s'ajoutèrent bientôt seize autres membres et cinq associés étrangers, ce qui portait à vingt-neuf membres l'effectif de cette compagnie — actuellement fixé à 35, chiffre qui statutairement n'a jamais été dépassé, car on a incorporé au nombre primitivement choisi les cinq associés étrangers.

Le but même poursuivi par la société organise le recrutement de ses membres et en règle l'activité. Il ne s'agit pas ici de bibliophiles amoureux de belles estampes, désirant collaborer à la création d'un livre rare et illustrer de façon somptueuse un des chefs-d'œuvre de la littérature contemporaine. Il s'agit d'une réunion de savants, de gens du monde possesseurs de bibliothèques, d'archives de famille, susceptibles d'apporter à la Compagnie un manuscrit précieux encore inédit, de faire une trouvaille historique ou littéraire, telle des lettres de Louis XIII au Cardinal de Richelieu, des billets du Prince de Talleyrand, ou de proposer la réimpression de *Roti-Cochon*, ce livre orné d'images gastronomiques

qui date de 1689 et qui enseignait la lecture aux enfants en éveillant leur gourmandise, ou bien encore les *Commentaires de la Guerre gallique*, ou un livre sur les Pineau sculpteurs, dessinateurs, graveurs, architectes des bâtiments du Roy.

Les 45 volumes publiés par la Société témoignent qu'aucune préoccupation ne lui fut indifférente (1). L'ouvrage qui va paraître mérite qu'on s'y arrête quelque peu, car il est doublement d'actualité avec l'exposition rétrospective d'Oudry qui vient d'être organisée à la Galerie Charpentier. Un des membres de cette compagnie, M. Edme Sommier, inscrit depuis 1900, avait acheté deux albums de croquis d'Oudry. Avant de devenir le grand peintre animalier, Oudry avait travaillé dans l'atelier de Largillière. Il avait fait plus de 200 ou 250 portraits de célébrités de l'époque, portraits qui courent le monde sans signature et sans nom de portraicturé, mais Oudry avait conservé un recueil d'esquisses de tous ces portraits et il avait mentionné au-dessous de chacun d'eux avec une orthographe de la plus haute fantaisie la désignation de la toile. Cent deux reproductions vont être publiées par la Société et vont permettre aux historiens de l'art d'identifier les toiles d'Oudry.

Voilà un des multiples services que nous a rendus cette société : Réunion limitée, salon littéraire — presque académie privée des inscriptions et belles-lettres !

(1) On trouvera la liste détaillée des 45 volumes publiés dans notre ouvrage *Le Livre d'Art d'après guerre* (Grasset, 1929).

Les réunions se font dans le salon d'un des membres de la compagnie. Le fait de faire partie de la société est un titre honorifique. J'ai écrit académie. Le mot est exact puisque les sièges attribués à chaque membre portent le nom de « fauteuil » et que, ainsi qu'en une Académie, chaque fauteuil porte un numéro d'ordre, La noblesse y est représentée par des noms illustres. Sur 35 titulaires, nous trouvons vingt-quatre comtes, marquis ou ducs, — l'armée y est représentée par le maréchal Lyautey, la littérature par M. Gustave Schlumberger, le tiers-état par quelques grands bourgeois. Cinq sièges sont attribués à des femmes. Ce seront, d'après le dernier annuaire publié, la marquise de l'Aigle, la comtesse de Galard, la duchesse de Broglie, la duchesse de Clermont-Tonnerre, la duchesse de Bisaccia.

Parmi les anciens membres de la Société, nous trouvons des noms célèbres : le baron Walckenaër, la maréchale de Raguse, lord Spencer, associé étranger, le comte Orloff, le comte de La Bédoyère, Jules Janin, le baron Pichon, le comte de Lanjuinais, Benjamin Delessert, la vicomtesse de Noailles, Prosper Blanchemain, Ambroise Firmin-Didot, le duc de Fitz-James, le duc d'Aumale, le prince de Metternich et Prosper Mérimée.

Au début, il n'y avait pas de président. Les fondateurs dirigeaient à tour de rôle les débats et occupaient le fauteuil présidentiel. La Société prit un grand développement sous l'influence du baron Pichon qui la

présida durant cinquante années de 1844 à 1894. Ce fut à partir de cette époque que les publications devinrent plus imposantes. M. de Villeneuve lui succéda et occupa le fauteuil quatre années. En 1898 nouvelle longue présidence du comte de Lanjuinais qui va durer dix-huit ans. En 1916 M. Picot prend la présidence et depuis 1918 c'est le comte Alexandre de Laborde qui dirige les destinées de la Société avec la compétence d'un savant, d'un bibliophile et la bonne grâce d'un homme du monde.

Le bureau se compose, avec le président, d'un secrétaire et d'un trésorier. Ces fonctions sont actuellement assurées par le comte Blaise de Montesquiou-Fezensac et par le marquis de Luppé. La cotisation est de deux cents francs par an et le droit d'entrée de 800 francs. C'est avec le montant de ces cotisations que la société pare aux frais d'impresssion des ouvrages. Ceux-ci sont tantôt imprimés pour les seuls membres du groupe, tantôt tirés à un nombre plus considérable d'exemplaires et offerts au public par les soins du libraire de la société, M. Francisque Lefrançois. Cette vente fournit un supplément de ressources pour parer aux frais élevés nécessités par un ouvrage.

De l'illustration, la Société s'est rarement préoccupée. Des planches d'Adolphe et Alphonse Lalauze ont orné *La Bataille de Rocroy*, par Henri d'Orléans, duc d'Aumale, livre publié en 1899 pour rendre hommage à la mémoire d'un regretté président d'honneur, et qui fut tiré à 30 exemplaires japon pour les membres et 104

exemplaires vélin du Marais destinés à la vente. Les illustrations, lorsque le livre en est orné, sont des illustrations documentaires, des reproductions de miniatures comme dans *Les Manuscrits à peintures de la Bibliothèque de Lord Leicester*, ou des planches de livres d'heures (*Les Heures du Maréchal de Boucicaut*).

La société apporte tous ses soins à la typographie. Elle acquit même des caractères anciens pour l'impression de ses publications. Elle possède les matrices des caractères gravés en 1730 pour les Westein et autres grands imprimeurs hollandais par le célèbre graveur Fleischmann. Les fontes de ces caractères servirent pour la première fois en 1853-1854 à la composition de l'Heptaméron de la Reine de Navarre. La majeure partie des publications faites par la société a été depuis imprimée avec ces caractères anciens.

Un des ouvrages les plus remarquables publié par la Société est *Les Commentaires de la Guerre Gallique* (1894), orné de 24 portraits, 61 miniatures et trois cartes, tiré à 31 exemplaires, 29 pour les membres de la société, un pour la Bibliothèque Nationale et un pour le British Museum. C'est un commentaire curieux sur les Commentaires de César qui fut composé en 1520 par Albertus Pichius, ami d'Erasme, et illustré par Godefroy le Batave, un miniaturiste de grand talent qui orna le manuscrit de fines compositions en grisaille. Les trois volumes faisaient partie de la bibliothèque de Fontainebleau. Ils furent séparés à la fin du XVIe siècle et actuellement ils se trouvent, le

premier volume au British Museum, le second à la Bibliothèque Nationale, le troisième à Chantilly, au musée Condé. La reproduction exacte des miniatures fut confiée à deux habiles miniaturistes, MM. Bénard et Guerrier, qui travaillèrent sous la direction de l'éditeur Boussod. Ainsi grâce aux Bibliophiles François on put avoir et consulter ces trois précieux volumes dont les originaux resteront problablement séparés à jamais.

Les jetons de présence et le papier à lettres de la Société des Bibliophiles François s'ornent de l'effigie de Jacques Auguste de Thou ; c'est le patron de cette compagnie. Il est intéressant de dire un mot de cet écrivain, célèbre historien et magistrat, qui naquit et mourut à Paris (1553-1617). Il assista à la Saint-Barthélemy, qui laissa dans son esprit des traces indélébiles et le disposa à la tolérance religieuse, ce qui fut la maxime de toute sa vie. Grand savant, magistrat intègre, il connut Montaigne à Bordeaux. Après les journées des Barricades, Henri III songeant à se réfugier en Normandie chargea de Thou de lui préparer son asile. Henry IV l'honora également de sa confiance. Il fut avec Sully un des conseillers du monarque et il eut l'honneur de rédiger les articles de l'Édit de Nantes. Enfin il défendit contre la papauté les libertés de l'église gallicane.

C'est son œuvre historique plus que son rôle politique qui incita sans doute une grande société de bibliophiles à le prendre pour patron. Son *Histoire de*

mon temps en plus de 18 volumes est pleine d'idées de tolérance et de justice. C'est une des plus vastes compositions historiques qui furent jamais entreprises. Ses idées lui valurent d'être mis à l'index en 1699. Les règnes d'Henri III et d'Henri IV furent évoqués avec puissance et sincérité dans cet ouvrage qui devait s'arrêter en 1610, date de la mort d'Henri IV. Il publia également avec des mémoires, des poésies remarquables. Ainsi il réunit en lui avec l'honnête homme au sens ancien du mot, des qualités d'historien, d'homme de lettres et de grand seigneur. Les Bibliophiles François ne pouvaient choisir un plus heureux patronage. Chez de Thou, rien du sectaire, rien du faux savant, une existence de droiture et de noblesse, un homme et un cerveau irréprochables.

Ce trait de la Société des Bibliophiles François est à noter. C'est une des seules sociétés à avoir un patron. Je sais bien que la société de Saint-Eloy s'est mise sous l'égide du premier des orfèvres, mais il y a là une initiative et une originalité qui méritaient d'être relevées.

Aucune personne faisant commerce de livres ne peut être admise comme membre de la société.

Les membres se réunissent tous les quinze jours de décembre ou janvier aux mois de mai ou juin. Les réunions à partir de 1844 eurent lieu chez le baron Pichon, dans son appartement de la rue Blanche, puis dans son hôtel du quai d'Anjou. L'avenue de Messine, où logeait M. Guyot de Villeneuve, accueillit les biblio-

philes en 1894. Souvent ils se réunirent dans l'hôtel de la marquise de l'Aigle, rue d'Astorg.

Comme dans toute société, qu'elle soit populaire ou aristocratique, un banquet annuel réunit les membres de la compagnie. On a gardé le souvenir de celui qui fut organisé par Mérimée, célèbre non seulement dans les lettres mais dans les annales de la gastronomie française. Le menu qu'il composa est un problème complexe pour nos estomacs d'après-guerre. Comment nos ancêtres pouvaient-ils suffire à la besogne ? Après le potage et le turbot, la selle de mouton, le poulet à la marengo et la timbale à la portugaise, les sorbets terminaient le premier service. De nouveau des poulardes, mais cette fois-ci truffées, précédaient ensuite une terrine de Nontron, des asperges en branches et des écrevisses. Enfin, les entremets et les gâteaux clôturaient ce repas, digne de Pantagruel. Les menus des banquets actuels ne suivent pas, espérons-le, la tradition des premiers bibliophiles. Et encore, écrivait Mérimée au président, « ne pourriez-vous pas nous procurer des huîtres de Marennes ou d'Ostende », afin de corser quelque peu le menu qui lui paraissait insuffisant.

La Société des Bibliophiles François s'est donc assigné un rôle particulier. Académie privée d'historiens, petit nombre de sièges pour pouvoir opérer une sélection ; publications curieuses, livres rares et d'érudition, bien imprimés plutôt que recherche du beau livre : société à tendances plus scientifiques que littéraires,

elle perdrait son originalité du jour où elle ouvrirait trop largement ses portes. On comprend donc que tous ses présidents aient tenu rigoureusement à conserver intactes les idées directrices des fondateurs, à laisser à la société l'héritage des anciens salons littéraires où la maîtresse du logis, réunissant autour d'elle quelques écrivains, artistes ou savants, agitait de graves problèmes et travaillait ainsi à la défense de l'esprit français et à l'illustration de la langue française.

LES AMIS DES LIVRES

II

HENRI BERALDI

et la « Société des Amis des Livres ».

Avenue de Messine. Dans le grand salon plongé dans une demi-obscurité, l'or des reliures éclate dans de longues bibliothèques qui sertissent la pièce, coupées de dessins de Gavarni, d'Eugène Lami, de tous les petits-maîtres de l'époque Second Empire. Au milieu, dans une vitrine, sont exposées des reliures des XVIe et XVIIe siècles. M. Henri Beraldi a suivi l'exemple de la Bibliothèque Nationale, il a fait lui aussi son exposition particulière. Sur le bureau, en bonne place, un livre imprimé par Schmied, *Personnages de Comédie,* s'ouvre, truffé d'originaux de Barbier. Préoccupations assez modernes chez l'ancêtre des sociétés de bibliophiles, le précurseur que fut Henri Beraldi.

Une voix amicale et sympathique me fait retourner. « Eh bien! vous venez voir le vieux fossile. Vous voyez qu'il cherche à se mettre à la page. » Souriant, s'appuyant sur sa canne, M. Henri Beraldi est devant moi. Je m'incline devant l'ancêtre de la bibliophilie

moderne, devant l'homme de goût qui consacra son temps et sa fortune au culte des livres, qui encouragea les débuts de Jouas, de Lepère, de Legrand, de tant d'autres artistes, type d'une génération d'hommes qui se préoccupa de belles-lettres et de beaux-arts et qui avait plus que la nôtre le loisir, « l'otium » indispensable pour participer aux jeux de l'esprit.

M. Beraldi n'est pas avare de ses trésors. Dès l'instant où il a senti que je savais manier les livres avec respect, voilà toutes grandes ouvertes les portes de sa bibliothèque et c'est une véritable causerie, émaillée d'examen de dessins originaux, de livres somptueux et d'estampes précieuses, qui va me retenir dans son enchantement.

C'est un vieux parisien que M. Beraldi. Homme de lettres, bibliophile, amateur d'art, il a toujours été curieux des coutumes et des mœurs. Le paysage le laisse indifférent. C'est la vie sous tous ses aspects qui l'enchante. Ce sont des scènes anecdotiques qui tapissent ses murs. Son œuvre d'éditeur ne fut-elle pas tout entière consacrée à Paris, au Paris de 1882 jusqu'au Paris de la guerre ? Et cette préoccupation d'écrire artistiquement l'histoire de son temps, ne veut-il pas la laisser subsister après lui lorsqu'il fonde pour son fils André la Société des Bibliophiles de Paris, qui comptera douze membres.

Et les heures passent vite.

La Société des Amis des Livres ! Vieux souvenirs. En 1924 elle a célébré son cinquantenaire. Sa fondation ?

C'était en 1873, l'époque où la bibliophilie était en pleine effervescence. Chez les libraires, chez les éditeurs, dans de petites parlotes intimes les bibliophiles se retrouvaient. Jouaust avait remis en vogue les belles éditions classiques, soigneusement imprimées sur ses presses et ornées de gravures à l'eau-forte ou en taille-douce dues aux illustrateurs de l'époque. Pourquoi ne pas constituer une société, un groupement de ces bibliophiles qui ont tant de plaisir à se retrouver, à parler de leurs trouvailles, à se confier le contenu de leurs bibliothèques. Trois d'entre eux réalisèrent ce projet. C'étaient MM. Gallien, bibliothécaire de la Cour de Cassation (1), Philippe de Saint-Albin, ex-bibliothécaire de l'impératrice et Truelle Saint-Evron. La moitié des bibliophiles, Paillet en tête, suivit cette suggestion. Paillet, alors juge d'instruction, puis conseiller à la Cour, était un des bibliophiles les plus importants. Sa bibliothèque composée d'ouvrages rares était évaluée à l'époque un demi-million. Il recherchait avant tout l'exemplaire parfait, n'hésitant pas à acquérir cinq ou six exemplaires du même ouvrage pour choisir dans chacun d'eux les feuillets irréprochables et posséder ainsi le plus bel exem-

(1) *Gallien*. Ce bibliophile était logé au Palais de Justice en raison de ses fonctions. Il y avait transporté sa bibliothèque personnelle qui fut incendiée pendant la Commune. C'était pour Gallien un coup affreux. Néanmoins il conçut le projet de fonder les « Amis des Livres » et il ouvrit à une trentaine d'élus les portes de ce groupement. Gallien mourut à 57 ans le 16 juillet 1876.

plaire qui soit au monde. Sa collection est demeurée célèbre (1).

Cependant une autre moitié des bibliophiles d'alors avec James de Rothschild et Quentin-Bauchart refusa de se joindre à eux déclarant : « Il faut être sérieux », et ces gens sérieux fondèrent la Société des anciens textes français. Ils qualifièrent les Amis des Livres de *minores*. Sans se laisser troubler par ce vocable quelque peu méprisant, les Amis des Livres commencèrent leurs réunions. Ils se voyaient le dimanche chez Paillet et le premier mardi de chaque mois se réunissaient en un dîner. Aucune préoccupation d'édition ne se faisait jour à ce moment. Ce n'est qu'en 1874, un dimanche, que Paillet dit à un de ses fidèles, le jeune Henri Beraldi : « J'ai envie de m'amuser à faire un livre illustré. Je pense à faire illustrer d'eaux-fortes par Edmond Morin la *Chronique du Règne de Charles IX*, de Mérimée. »

Edmond Morin était alors le dessinateur en vogue.

Ce « *j'ai envie de m'amuser à faire un livre illustré* » n'a l'air de rien. C'était cependant toute une révolution et le point de départ de tout ce qui est arrivé par

(1) *Paillet*. Grand bibliophile et homme de son temps, 1850 à 1900, classique et romantique, n'ayant nullement la fameuse peur de ne pas paraître avancé.

Il révolutionna la bibliophilie en ajoutant, aux collections pratiquées exclusivement des livres du XVIe et du XVIIe, les livres à figures du XVIIIe et ceux du XIXe. Sa célébrité fut immense.

Pour la composition de sa bibliothèque voir « Bibliothèque d'un Bibliophile » (1885).

la suite. Ce projet fut réalisé en deux années. Le livre vit le jour en 1876. Il fut imprimé par Chamerot et orné de 31 eaux-fortes par Edmond Morin. J'ai examiné longuement l'exemplaire de M. Henri Beraldi. Ce coup d'essai fut une réussite véritable. L'artiste a fait des eaux-fortes sur un sujet d'histoire. Ses eaux-fortes sont vigoureuses, bien venues, elles évoquent celles de Raffet comme facture. Le livre est d'un format agréable, facilement maniable, la typographie est extrêmement soignée. Le tirage en fut effectué à 115 exemplaires.

Tout le mouvement qui incitait les bibliophiles à faire des éditions est sorti de là. C'était amusant de faire un livre et trois ans après un autre bibliophile de la Société, M. Cherrier, donnait à Jouaust à imprimer selon la facture de cet éditeur les *Scènes de la vie de Bohême* ornées de 13 eaux-fortes par Adolphe Bichard, livre qui ressemble à un Jouaust comme un frère. En 1880 un troisième livre vit le jour, fait par M. Billard. C'était *Fortunio* de Théophile Gautier.

La date de 1880 est celle où la Société se régularisa et prit sa forme définitive. Paillet fut élu président. Durant 21 ans il va occuper ce poste. Depuis 1901 c'est M. Henri Beraldi qui lui succède et qui est renommé chaque année sans opposition. Vingt-huit ans de présidence sont à son actif. Il reçoit à l'exemple de Paillet les bibliophiles membres de la Société et le salon de l'Avenue de Messine est le siège des réunions des Amis des Livres.

Nous sommes donc en 1880. Paillet est devenu président et son idée sera de rendre hommage à de grands littérateurs en éditant un de leurs ouvrages, illustré d'eaux-fortes ou de burins — car nous allons tout à l'heure nous en rendre compte — on ne conçoit à cette époque que le livre orné d'eaux-fortes. Le bois est généralement banni. Quant à la lithographie on n'en parle même pas. Les écrivains auxquels on va successivement rendre hommage seront Victor Hugo, Balzac, Diderot, Alfred de Vigny dont Henry Houssaye va architecturer *Servitude et Grandeur militaires*, Edmond About, de Boufflers, Voltaire, Alfred de Musset, Baudelaire...

Les 50 titulaires et 25 correspondants seront dits fondateurs, mais ces fondateurs de 1880 n'étaient pas tous les créateurs de 1874. Le duc d'Aumale fut nommé Président d'Honneur. Parmi les Amis des Livres notoires nous trouvons Brivois, Henri Meilhac, Gallimard, Bordes, Jules Claretie, de Bormans, Savigny de Moncorps, Descamps-Scrive, Mme Adam et Francisque Sarcey. On se réunit le dimanche chez Paillet, le lundi chez Henri Beraldi. En 1889 les idées de Paillet ont fait des prosélytes. Octave Uzanne qui désire lui aussi faire des livres illustrés, quitte la Société des Amis des Livres pour fonder « *la Société des Bibliophiles Contemporains : Académie des Beaux-Livres* ». Cette société dont Octave Uzanne fut le Président-fondateur édita comme premier ouvrage *Les Débuts de César Borgia* de Jean Richepin, tirage à

186 exemplaires avec des figures en taille-douce et en couleurs.

Cependant l'année 1890 est importante dans les annales de la Société. Pierre Vidal qui était alors conservateur adjoint au département des estampes à la Bibliothèque Nationale voulut se mettre à l'illustration. Il avait dessiné toute une série de petits métiers et ces trente dessins en couleur tirés au patron appelaient un texte. Eugène Paillet et Henri Beraldi firent appel aux membres de la société pour composer le texte. Combien de sociétés pourraient aujourd'hui réaliser un tel programme ? Mais il y avait, avec Paillet et Beraldi, Henry Houssaye et Henri Meilhac et Jules Claretie, Eugène Rodrigues, Victor Mercier, Roger Portalis, Spencer Ashbee, Albert Arnal, etc... la plupart hommes de lettres, les autres amateurs sachant manier la plume et n'ignorant rien des finesses de la langue française. *Paris qui crie* avait innové trois choses : la collaboration littéraire d'une société de bibliophiles, les débuts de Pierre Vidal, et les dessins aquarellés au patron succédant à l'eau-forte jusque-là exclusivement employée dans l'illustration des livres d'art.

Dès lors pourquoi ne pas varier les procédés et employer le bois ? Dans l'hiver de 1890 Henri Beraldi proposa à l'issue d'un dîner du Mardi de faire graver des bois à Lepère un grand artiste qui voulait lui aussi se lancer dans l'illustration. La proposition fut repoussée avec ensemble. « *On ne fait pas de livres avec des bois* », lui répondit-on. Beraldi releva le défi. Il fit un

livre avec Lepère et avec des bois. Ce fut *Paysages Parisiens* qui paraît en 1892 imprimé pour Henri Beraldi. Les exemplaires sont mis en vente par Conquet. Le tirage était de 135 exemplaires. J'ai eu en mains tous les originaux de Lepère, tous les essais, tout ce qui a contribué à l'édification de ce livre admirable ; l'exemplaire unique de Beraldi tiré sur japon, les travaux, les hésitations, les rectifications du grand artiste Lepère qui ne voulait rien laisser au hasard. Les bois sont remarquables. C'est un document de premier ordre sur le Paris de 1892, sur les modes, les mœurs, l'existence intime, les rues, les sites, les paysages. Et Henri Beraldi encouragé par le succès, va s'improviser éditeur et encourager des artistes qui vont marquer leur place dans l'illustration du Livre, et la Société des Amis des Livres reviendra sur son ostracisme à l'égard des bois, en 1896, lorsqu'elle fera graver sur bois par Bellanger, Paillard, etc... des illustrations de Ch. Morel pour illustrer *Les Zouaves et les Chasseurs à pied,* de son président d'honneur, le duc d'Aumale.

Le duc d'Aumale était un assidu des Amis des Livres. Il assistait à la plupart des dîners qui se tenaient chez Durand. C'était un conteur et un causeur exquis. Il fut président d'honneur depuis 1881 et mourut en 1897. Le jour de son retour d'exil il alla dans la journée à l'Académie et le soir dîna aux Amis des Livres, au Lion d'Or.

Plusieurs livres importants vont marquer les

productions des Amis des Livres sous la présidence de Paillet. Le premier, par son format in-4°, *Les Orientales* de Victor Hugo (1882) est une réaction contre les idées de Jouaust concernant le format des livres.

Le second, paru en 1893, c'est le *Zadig* de Voltaire : il comprend quatre merveilleux dessins de Félicien Rops, gravés par Gaujean, qui éclatent parmi les autres illustrations de moindre envergure dues à Robaudi et à Jules Garnier. Le premier grand livre d'aspect vraiment moderne, de facture large, sera les *Quinze Histoires d'Edgard Poë*, traduction Ch. Baudelaire (1897). Louis Legrand va en dessiner et en graver les hors texte, les in-texte, en-tête et culs-de-lampe. C'est une illustration puissante, émouvante, s'apparentant plus avec les œuvres de Naudin, de Dunoyer qu'avec les livres sages, classiques, techniques, de Jouaust, de Quantin, de Conquet pris le plus souvent pour modèles. L'illustration déborde le texte, grimpe dans les marges. L'étrangeté du texte, l'hallucination des contes de Poë sont accompagnées par un artiste compréhensif qui se met à l'unisson et qui donne vraiment le premier grand livre fait par une société de bibliophiles. Ce sera de la gravure originale c'est-à-dire gravée par l'artiste lui-même. L'exemplaire de M. Beraldi est recouvert d'un cuir modelé fort rare de Louis Legrand. Les Amis des Livres ont, contrairement aux Cent Bibliophiles, pratiqué en général la gravure de reproduction. Cette question sera

traitée longuement lorsque nous parlerons d'Eugène Rodrigues.

L'année 1901 découvrit Jouas. Le volume est assez incolore. C'est *La Corde,* de Jules Claretie. Le texte avait été choisi pour honorer un des membres de la société. On avait l'année précédente édité un texte d'Henry Houssaye, *Aspasie, Cléopâtre, Théodora* orné par Giraldon. Il n'y avait aucune raison de négliger un littérateur membre de la Société tel que Claretie, comme plus tard on honorera Henri Meilhac. On voulut essayer Jouas, mais on lui imposa un texte qui n'était nullement dans sa manière. L'exécutant était de premier ordre mais il fut gêné par un texte trop anecdotique. Jouas est le graveur des monuments, des cathédrales. Ce n'est pas le dessinateur de personnages. On l'essayait dans un genre faux, mais ce volume marqua les débuts de Jouas dans l'illustration du livre. Dans cette année 1901, Eugène Paillet va passer le sceptre à Beraldi qui va désormais présider aux destinées de la Société des Amis des Livres. Il va y présider en faisant appel à Steinlen, à Lepère, à Louis Morin, Maurice Ray.

Quelle avait été cependant l'activité de Beraldi éditeur en marge de la Société des Amis des Livres ? Que lui avait enseigné son expérience personnelle ? Il est ici intéressant d'ouvrir une parenthèse et d'examiner rapidement la carrière de l'éditeur-amateur, avant d'étudier sa présidence.

Ce sont tous des ouvrages sur Paris ou en tous cas

des ouvrages consacrés aux mœurs du temps. que publia Henri Beraldi. Le texte, composé en général pour l'illustration, est dû à Goudeau, Montorgueil, Vrignault, Gineste, Flamant et à Henri Beraldi lui-même. Les illustrations sont presque toujours traitées en gravures sur bois sauf « Fauteuils et Couloirs », eaux-fortes de Minartz, et « Paris qui Consomme », dessins coloriés au patron de Pierre Vidal. Lorsque Lepère ne grave pas lui-même ses bois comme dans les volumes « Paysages Parisiens » et « Paris au Hasard », ce seront Paillard ou Minartz qui interpréteront les bois de Jouas, de Paillard ou de Minartz.

Onze volumes verront le jour de 1892 à 1916. L'avant-dernier, « Fleur de Paris », en 1909, le dernier, « La Paix pendant la Guerre » (étude sur le Café de la Paix) en 1916 (1).

Ainsi Henri Beraldi va prendre la présidence, Paillet va devenir président d'honneur. La Société est fortement organisée. Le fonds de roulement permet d'agir librement. C'était un des principes de Paillet d'avoir toujours une trésorerie à l'aise. Les deux autres principes qu'il appliquait dans sa société et qui

(1) Voici la série complète de ces volumes : *Paysages Parisiens* (1892), *Paris qui consomme*, *Paris au hasard*, *Parisiennes de 1897* (tirage à un seul exemplaire), *Poèmes Parisiens*, *Paris Staff*, *Soirs de Paris*, *Fauteuils et Couloirs*, *Palaces et Sleepings*, *Fleurs de Paris*, *La Paix pendant la Guerre*. On dit en plaisantant : la Société des Un. En réponse à cette boutade Henri Beraldi fonde « *Les Bibliophiles de Paris* » livres exclusivement consacrés au Paris contemporain.

toujours furent respectés depuis étaient que tous les exemplaires fussent pareils. Si vous permettez à quelques membres d'enrichir leurs exemplaires par l'adjonction de suites ou de tirages spéciaux vendus aux enchères, vous créez des exemplaires de première et de seconde zone, ce qui est contraire à l'égalité des membres d'une société de bibliophiles et à la réputation des volumes édités par la société. Les dessins originaux ne doivent être jamais morcelés. Leur suite doit toujours être vendue complète. Morceler c'est détruire. La perte matérielle qui peut résulter d'une vente ainsi comprise est compensée moralement par la constitution d'un exemplaire unique et complet qui fait honneur à la société. Permettre à plusieurs membres de truffer leurs exemplaires d'originaux, ne serait-ce pas aller à l'encontre d'une des directives de Paillet ? Ainsi Paillet prenait nettement position contre le truffage des exemplaires par l'adjonction de pièces qui n'ont souvent avec l'ouvrage qu'une relation assez lointaine, tel l'acte de naissance du fils aîné de l'imprimeur ou le bulletin de confession de la bru de l'illustrateur.

On ne peut citer tous les ouvrages qui vont être édités de 1901 jusqu'en 1929. Il y en a 18. Les illustrateurs ? Robida, Gorguet, Steinlen, Louis Morin, Pierre Vidal, Lepère, Maurice Ray, Guinier, Paillard, Royer, Gauthereau, Armand Berton, Guétant, Cheffer.

Les textes ? Dumas, Anatole France, Maupassant,

Gabriel Vicaire, Henri Meilhac, Jules Lemaître, Erasme, Leconte de Lisle, A. de Lamartine, Henri de Régnier, Sully Prudhomme, Albert Samain, André Chénier, Franc-Nohain. Les lithographies en couleurs de Steinlen pour illustrer *Le Vagabond,* de Maupassant, vont faire de l'année 1902 une année marquée d'une pierre blanche pour la société. Tout concourt à faire de ce livre un ouvrage réussi : le format, la typographie de Renouard, le tirage en teintes douces des lithographies, la personnalité de l'illustrateur et la valeur du texte. Mais le vrai, le pur joyau de la société c'est l'*Eloge de la Folie,* d'Érasme, avec 46 bois en couleurs dessinés et gravés par Lepère, imprimés par Féquet compositeur-pressier sous la direction, dans l'atelier de Lepère et sur sa presse à bras. Ce livre est d'une splendide unité. Il fut complètement conçu, pensé par Lepère, qui put réaliser cette œuvre grâce à la société auquel il l'apporta. Le volume parut en 1906. D'un intérêt moindre mais bien réussis on peut citer *Trois Contes en marge d'Homère* de Jules Lemaître avec 37 eaux-fortes d'Armand Berton (1921), *Aux quatre coins de Paris* de Franc-Nohain avec des bois de Cheffer (1926) et *L'Initiation Vénitienne* d'Henri de Régnier avec Lepape comme illustrateur, le dernier né de la Société (1929).

Et puisque la Société des Amis des Livres est inséparable de son président qui y collabora dès son origine, citons sans commentaires l'œuvre importante de l'écrivain qui se situe à côté du bibliophile. Cette

œuvre est surtout consacrée à la reliure et à la gravure. A côté de l'historien de l'art, le juriste a réduit à ses justes proportions le rôle de Cagliostro dans l'Affaire du Collier de la Reine : *L'Œuvre de Moreau le Jeune* (1874), *Les Graveurs du XIXe Siècle, Propos de Bibliophile, Mes Estampes, Bibliothèque d'un Bibliophile, Estampes et Livres, La Reliure au XIXe siècle, — Cent ans aux Pyrénées, Ramond de Carbonnières, — le Cardinal de Rohan, Cagliostro, — Le Procès du Collier, la Débâcle de Cagliostro.*

***

Les dîners mensuels de la Société eurent lieu chez Durand jusqu'en 1910. Depuis 1909 chaque dîner enrichit les membres d'un menu illustré. Ces menus sont offerts par Jean Borderel ou Henri Beraldi. Ils furent demandés à Piguet, Pierre Vidal, Jouas, Jeanniot, Lepère, Paillard, Gusman, Brouet, Hallo, Steinlen, Colin, Laboureur, Jou, Hayman, Villon, Chimot. Ainsi le traditionnalisme peut s'allier avec des noms d'artistes plus récents : tels Jou, Laboureur, Chimot. De 1910 à 1914 les dîners eurent lieu au Café de la Paix. Celui du 2 juin 1914 fut le dernier au Café de la Paix.

Et, ceci a son intérêt pour l'histoire des mœurs, voici le menu servi au Café de la Paix le 6 Décembre 1910 pour 15 francs, vins fins (quatre sortes de vins), café et liqueurs compris.

Huîtres d'Ostende
Crème de Laitues
Truite saumonée Nantua
Médaillon de Veau à la Dreux
Selle de Pré Salé Richelieu
Poularde à la Gelée de Porto
Salade Romaine
Asperges sauce mousseline
Bombe Nélusko
Fromages
Fraises au Champagne

Pendant la guerre, pour ne pas laisser la Société en léthargie, son président la réunit chez lui les premiers mardis de Novembre à Juin en séances de « Chocolat Restriction ». Le dernier « Chocolat Restriction », avec menu illustré, eut lieu le 18 Novembre 1918. Les dîners reprirent, plus sobres, chez Lucas, le 7 janvier 1919. Depuis le 7 décembre 1920 la Société est fixée chez Larue où le 6 mai 1924 eut lieu le dîner de son cinquantenaire, avec menu par Maurice Ray, illustrateur du Chénier. Pour une fois ce fut une orgie : quatre plats plus le potage, les desserts, entremets, quatre sortes de vins, sans oublier le champagne. Ces réunions fréquentes maintiennent la cohésion, la bonne harmonie et l'amitié parmi les sociétaires des Amis des Livres. Cette société a ses particularités. Elle n'a aucun ostracisme pour les tendances modernes, mais elle a conservé une belle tenue classique, elle préfère le dessin même léché, même fignolé, à l'illustration trop large qui pécherait par l'absence de dessin.

Elle eut en son temps tous les grands illustrateurs de l'époque, les Lepère, les Legrand, les Steinlen, les Rops. Ce sont des titres de gloire. Elle ne peut moissonner tous les lauriers. Il est juste qu'elle nous laisse Jou, Laboureur, Segonzac, Vertès, Schmied, etc... toute cette pléiade d'illustrateurs à tendances plus modernes. Société de tradition, les *minores* de 1874 sont devenus les *seniores* de 1929. Ils ont percé les routes, creusé les chemins. Leur but fut la ligne rectiligne, leur soin d'éviter les ornières et les embûches.

« Je plains, disait Clemenceau, ceux qui n'ont pas été révolutionnaires lors de leur jeunesse ». Ce sont ces révolutionnaires d'antan qui deviennent par la suite les conseillers sages, prudents et autorisés des Jeunes

---

LES CENT BIBLIOPHILES

III

EUGÈNE RODRIGUES
et la « Société des Cent Bibliophiles ».

Nous avons vu qu'Octave Uzanne avait quitté la Société des Amis des Livres pour fonder la Société des Bibliophiles Contemporains, « Académie des Beaux-Livres ». Cette société, avec des fortunes diverses, va subsister jusqu'en 1895, date de sa dissolution. Pour répondre au vœu d'un certain nombre de ses anciens collègues, M. Alfred Piat, qui en était le secrétaire, conçut le projet de constituer une société nouvelle d'amateurs de livres.

Il envoya alors une circulaire pour recueillir des adhésions à un projet de Société devant prendre pour titre « Les Cent Bibliophiles ».

D'accord avec un comité provisoire, fut rédigé un projet de statuts et règlement, puis M. Piat, après avoir obtenu l'adhésion de cent membres, convoqua les futurs sociétaires dans une assemblée générale constitutive, qui fut tenue le 23 mars 1895, et où, après approbation des statuts et règlement, et l'élection du comité, la Société « Les Cent Bibliophiles » fut définitivement constituée à l'unanimité.

Furent élus :

Comme président : M. Alfred Piat.

Comme vice-présidents : MM. Paul Eudel et Maurice Quentin-Bauchart.

Sur la proposition de M. Piat, l'assemblée nomma comme président d'honneur S. A. R. Monseigneur le Duc d'Aumale et comme membres d'honneur MM. Jules Claretie et Henri Houssaye, de l'Académie Française.

A la suite du décès du président Alfred Piat survenu au mois de mai 1896, M. Eugène Rodrigues, proposé par le comité, fut élu président de la Société aux termes d'une assemblée générale extraordinaire tenue le 17 juillet 1896.

La Société des « Cent Bibliophiles », successeur des Bibliophiles Contemporains, est donc inséparable de son président Eugène Rodrigues qui va conserver la direction de la Société jusqu'à sa mort, survenue le 20 avril 1928.

Il a été remplacé, comme président de la Société, par M. Henri Vever, vice-président, par décision de l'assemblée générale de la Société tenue le 5 juillet 1928.

Ce n'est point seulement par le fait de cette longue présidence de trente-deux années qu'on ne peut séparer l'étude de la Société de celle de son président, mais c'est aussi, c'est surtout, par le caractère particulier, par les idées de Rodrigues, qui va imprimer à la société qu'il dirige la marque de sa forte personnalité. Avocat à la Cour de Paris, ancien membre du Conseil de l'Ordre,

Rodrigues avait l'âme d'un dictateur. Fervent amateur de beaux-arts, esprit curieux, fort en avance sur son époque, il ne discutait pas le goût d'autrui, il imposait le sien. Ce fut lui qui, membre des Amis des Livres, architectura les « Quinze Histoires d'Edgard Poë » avec Legrand comme illustrateur. Ce livre fit hurler les bibliophiles d'alors. L'avenir démontra que c'était Eugène Rodrigues qui avait raison. Il avait, en art, des visions prophétiques. Il voyait plus largement qu'à son époque. Il désirait donner à l'illustration une liberté plus grande. Ce qu'Eugène Rodrigues aimait dans les livres ce n'était point posséder ceux faits par autrui, c'était la fabrication, l'architecture du livre. « Si tu veux de beaux livres, fais-les toi-même. » Il y avait dans cet avocat l'âme d'un grand éditeur. Comme Bonaparte prit le pouvoir pour faire des conquêtes, Mussolini pour faire triompher le fascisme, Rodrigues prit la présidence pour pouvoir architecturer des livres. Il fut le Bonaparte, le Mussolini, le Clemenceau de la bibliophilie moderne. Autocrate parce qu'il était conscient de sa compétence, il prit la charge d'assurer la direction des éditions des Cent Bibliophiles. On ne voit pas figurer dans l'annuaire, à côté des œuvres portant la firme de cette société, le nom de bibliophiles qui collaborèrent à tel ou tel ouvrage et ceci pour une raison bien simple : « l'État c'est moi », assurait Louis XIV. De 1896 à 1928, les Cent Bibliophiles, c'est Eugène Rodrigues !

Neveu par alliance de Paillet, qui l'avait fait entrer

aux Amis des Livres où il avait commencé son apprentissage, collectionneur de dessins anciens, Rodrigues s'est puissamment attaché à l'œuvre de deux grands illustrateurs, Félicien Rops et Louis Legrand. Jeune avocat, Rodrigues avait connu Louis Legrand à l'occasion d'un procès. Il l'avait défendu et fait acquitter en première instance pour deux dessins parus dans le *Courrier Français* et poursuivis parce que jugés immoraux par le ministère public. Appréciant la saveur de l'œuvre de Rops, il publiera en 1887 chez Conquet, à l'âge de trente-quatre ans, sous le pseudonyme Erasthène Ramiro, le catalogue descriptif des eaux-fortes de l'artiste. En 1891 il donnera le catalogue des lithographies de Rops (Conquet).

Sa carrière d'écrivain est d'ailleurs intéressante et importante. Il va publier entre autres œuvres : « Faune Parisienne » avec des eaux-fortes de Louis Legrand, en 1901 chez Pellet, et le catalogue de l'œuvre de Louis Legrand chez Floury.

A quels artistes va donc s'adresser Rodrigues dès sa sa présidence pour commenter les livres de sa société. Dresser cette liste va nous permettre d'en déduire certaines directives intéressantes. La voici :

Heidbrinck, Rassenfosse, Courboin, Lunois, Maurice Delcourt, Auguste Lepère, Pierre Roche, Louis Legrand, Edgard Chahine, Maurice Ray, Lucien Pissaro, Armand Berton, Paul-Emile Colin, Malo Renault, Louis Jou, Georges Le Meilleur, Chadel.

Tendances s'orientant délibérément vers les mo-

dernes, voilà la première remarque qui s'impose à la lecture de ces noms. L'homme qui aimait et imposait Louis Legrand devait s'acheminer vers Louis Jou et lui permettre de se révéler avec « Les Opinions de Jérôme Coignard » à la veille de la guerre, en 1914. Une deuxième remarque nous frappe davantage. Dans ces livres illustrés par la lithographie, le bois, l'eau-forte ou même par l'estampe modelée, tentative curieuse qui, je crois, est unique en bibliophilie, il y a une proscription absolue de la gravure de reproduction. L'artiste, qu'il creuse le bois, grave la pierre ou incruste son burin dans le cuivre, produira toujours une œuvre originale, se traduira lui-même. Rodrigues a donc pris une position très nette contre la gravure de reproduction. Sans doute se privait-il ainsi de concours précieux, beaucoup de peintres, de dessinateurs, de grands artistes n'ayant pas la science de reproduire eux-mêmes leurs œuvres. Tant pis, pensait Rodrigues ! S'ils ignorent les finesses de la reproduction ils ne sauront pas ce que c'est qu'un livre. Ils ne verront pas les possibilités ou les impossibilités de la traduction, les avantages ou les inconvénients nés de leurs dessins ; ceux-ci à leur tour seront déformés, trahis par le graveur, qui aura à leur donner la vie. Un livre doit avoir une unité. Seule la gravure originale peut éviter des surprises désagréables et lui donner une belle homogénéité.

Résumant en une phrase typique son horreur de la gravure de reproduction, Rodrigues avait coutume de

dire : « On me donnerait un Raphaël gravé par Albert Dürer que je n'en voudrais pas. »

Et si nous examinons la liste des volumes, nous verrons en effet que Heidbrinck et Lunois feront des lithographies originales, que les bois de Jou, de Lepère, de Paul-Émile Colin, de Chadel seront gravés par eux-mêmes et que Rassenfosse, Louis Legrand, Chahine, Malo Renault seront les propres graveurs de leurs eaux-fortes en noir ou en couleurs. C'était donc un principe auquel Rodrigues s'attacha avec obstination et il témoigna toujours une aversion prononcée pour la gravure de reproduction, ne voulant pas confier à un second artiste, même à un artiste de génie, la pensée d'un illustrateur. « Interpréter c'est trahir ! »

L'illustrateur complet, pensait-il, doit savoir se traduire. Autrement, c'est un peintre, c'est un dessinateur. Ce n'est pas le collaborateur précieux qui m'aidera à faire un livre d'art. Une seule fois sans doute pour mieux la confirmer, il fit exception à cette règle.

Ce caractère absolu, Rodrigues l'avait depuis son plus jeune âge. Dans l'article nécrologique que l'annuaire des *Amis des Livres* publie sur lui, on trouve ce portrait tracé à l'âge de 26 ans en 1879 : « C'était un jeune avocat d'avenir, grand, mince, brun, avec une fine barbe noire, distingué..... et de caractère absolu. »

C'est en 1895 que Rodrigues aura pris goût à l'architecture des livres en faisant la treizième publication des Amis des Livres, *Lorenzaccio*. Comme le peintre

Maignan ne peut se reproduire, Rodrigues fera tirer ses dessins en couleurs au moyen de quatre clichés typographiques (— tout plutôt que la gravure de reproduction !).

Vingt publications ont été faites à ce jour par les Cent Bibliophiles :

Quais et Trottoirs, du poète Hugues Delorme, est orné de lithographies en couleurs d'un artiste aujourd'hui bien oublié, Heidbrinck. Cet ouvrage est assez peu recherché. En 1920, à la vente Brivois, il se vendit 65 francs.

Les Fleurs du Mal (1899), très important volume, comprend 160 eaux-fortes en couleurs. Elles sont dues à Rassenfosse fortement inspiré par l'œuvre de Rops. La cote de ce livre et son ascension constante révèle combien il a été apprécié. 1901 (vente Raisin) 590 francs ; 1910 (vente d'Anfreville) 803 francs ; 1918 (vente Claretie) 1 180 francs ; 1920 (vente Brivois) 2 700 francs ; 1924 (vente Renevey) 4 700 francs,

Mademoiselle Mimi Pinson d'Alfred de Musset, est une plaquette qu'illustrent 18 eaux-fortes en couleurs de François Courboin.

Avec *Carmen* de Mérimée, on revient à la lithographie. Lunois n'a pas gravé moins de 170 lithographies en couleurs. Chaque exemplaire est accompagné d'un album contenant le tirage à part des illustrations (1901).

En 1902, *Les Camelots de la Pensée*, texte inédit de Camille Mauclair sur le quartier du Croissant et les

vendeurs de journaux, s'accompagne de 18 bois en couleurs de Maurice Delcourt.

A Rebours (1903) est le deuxième grand ouvrage publié par les Cent Bibliophiles. Comme l'*Éloge de la Folie* est un des grands titres de gloire des Amis des Livres, c'est un véritable chef-d'œuvre du livre d'art moderne. Auguste Lepère y consacra deux années de travail. Il l'orna de 220 bois en couleurs. L'ouvrage fut tiré, imprimé entièrement dans son atelier, sur la presse à bras de Lepère en utilisant la première fonte des caractères Georges Auriol gravés par Peignot. Le texte, lui aussi, est imprimé en plusieurs couleurs. Chaque page est décorée de bordures, bandeaux, culs-de-lampe et vignettes du plus merveilleux effet.

Ce livre de Lepère reste un véritable tour de force. Les volumes brochés, sans aucune pièce ajoutée, se sont vendus à des prix sans cesse accrus chaque fois que l'ouvrage voit le feu des enchères : 1904, 400 francs ; 1910 (vente d'Anfreville), 1 205 francs ; 1918 (vente Claretie) 1 800 francs ; 1919, 2 400 francs ; 1920 (vente Brivois) 4 500 francs. Ce prix aujourd'hui serait sans doute multiplié par le coefficient 5.

Après avoir essayé ainsi tous les modes d'illustration, Rodrigues, avec la *Loïe Fuller,* innove des estampes modelées, gaufrées, curieux ouvrage contenant 17 sculptures sur papier de Pierre Roche avec une notice de Roger Marx imprimée par Hérissey.

1905 ! Troisième important ouvrage avec les *Cinq Contes Parisiens* de Guy de Maupassant, illustré de

83 eaux-fortes de Louis Legrand, 77 in-texte tirés en bistre et 6 hors texte en couleurs. Spirituelles, nerveuses, ces eaux-fortes sont tout à fait remarquables et ce livre n'a pas encore atteint les hauts prix qu'il fera un jour.

1906 : Chahine, un graveur de grande race qui s'apparente à Brouet, illustre les *Fêtes foraines de Paris*, texte de Gabriel Mourey. Ce texte est merveilleusement approprié au talent de Chahine. Cent dix eaux-fortes constituent la plus vivante, la plus intéressante documentation sur le milieu des forains, des acrobates et du cirque. Ce livre ne s'est pas encore classé comme il le mérite (Vente Ch..., 1923, 240 francs ; vente Renevey exemplaire richement relié par Noulhac, 820 francs).

Trois Contes à soi-même, d'Henri de Régnier, est décoré de 40 miniatures de Maurice Ray qui ont été pour une fois gravées par A. Bertrand. Ce fut la seule concession faite par E. Rodrigues à la gravure d'interprétation. C'est un joli petit bibelot, sans grande envergure (1907).

En 1909 l'*Histoire de la Reine du Matin et de Soliman, prince des Génies* fut imprimée à Londres sur « l'Eragny-Press » de Lucien Pissaro ; 33 illustrations dessinées et gravées sur bois, frontispice et lettrines en couleurs rehaussées d'or. Le livre se présente dans une reliure souple en veau gris gaufrée d'ornements orientaux. C'est encore un exquis bibelot de bibliothèque.

Le *Théocrite* de 1910 est orné de 93 eaux-fortes d'Armand Berton qui a traité de façon moderne des sujets anciens.

Germinal de Zola est une œuvre considérable (1912). Les deux volumes sont ornés de 130 bois en camaïeu de Paul-Emile Colin. Curieux talent que celui de Colin, venu de la médecine à l'art de tailler les images dans le bois. Colin a produit de remarquables œuvres surtout lorsqu'il interprète la vie paysanne ; son illustration des *Philippe* chez Pelletan malgré le chiffre important du tirage se classera parmi les plus grands livres.

Le Serpent Noir, publié en 1913, voit le roman de Paul Adam enrichi de 108 compositions en couleurs de Malo Renault. Pendant trois ans, l'artiste a recueilli en Bretagne à Belle-Isle, en Cornouailles, des documents qu'il interpréta à l'eau-forte et à la pointe sèche.

Le quatrième ouvrage digne d'être spécialement remarqué est, après *Les Fleurs du Mal, A Rebours,* et les *Cinq Contes,* le *Jérôme Coignard* de Louis Jou, magnifique exemple d'art décoratif ! Jou a traduit avec esprit et humour le livre du maître Anatole France. Cet ouvrage marque aussi les débuts de Louis Jou dans l'illustration du livre. C'est Rodrigues qui permit à ce très grand artiste de se révéler en accueillant sa première production et qui comprit tout de suite sa forte personnalité. Nous le voyons, Rodrigues, avec ses tendances plus modernes, va préparer l'éclosion du « Livre Contemporain ». Les idées se dégagent. Le livre illustré des sociétés de bibliophiles, qui a pris naissance avec Paillet, continue à faire son chemin. Il se modernisera de plus en plus pour modifier complètement son caractère après la guerre.

Après avoir publié *Les Blés mouvants* de Verhaeren, illustrés de bois par Le Meilleur et *Le Jardin de Bérénice* de Barrès illustré par Malo Renault (pointes sèches en couleurs), les Cent Bibliophiles ont confié à Louis Jou un second ouvrage d'Anatole France, *Thaïs*. Ce dernier est orné de bois en couleurs. Malgré le tirage extrêmement soigné, le charme des couleurs et les caractères inédits de Jou et Bosviel, j'avoue que mes préférences vont au *Jérôme Coignard* du même artiste. Cet ouvrage parut en 1924.

Il fallut attendre quelques années pour avoir *Quelques Fables de La Fontaine* illustrées par Chadel de gravures sur bois de fil, imprimées à l'eau selon la méthode japonaise par M. Urishibara, artiste de Tokio. Déjà chez Marpon et Flammarion les Fables de La Fontaine avaient été interprétées par de véritables artistes japonais (Kamo-Tomo Nobou ; Hadji-ta-Han Ko, Koubata-To Tsoui, etc.). Ce volume est fort curieux et devient rare. Celui de Chadel marque une nouvelle recherche, un nouvel effort.

Telle fut l'œuvre de Rodrigues. Les destinées de la Société sont actuellement entre les mains d'Henri Vever. Sera-t-il un monarque moins absolu ? Allons-nous vers une royauté constitutionnelle ou vers une République ?

Eugène Rodrigues a été le bon tyran. Comme Louis XI, Louis XIII, Louis XIV refirent l'unité de la France, il donna une unité complète aux Cent Bibliophiles. Il fut l'autocrate, non de toutes les Russies, mais de toutes les publications de sa Société. Sans doute

écoutait-il les suggestions, les conseils, les avis; mais en fin de compte, comme le meunier de la fable (puisque La Fontaine est le dernier né de cette société) il n'en faisait qu'à sa tête.

Il le fit et fit bien. — Le résultat est là pour le montrer. Autour de lui se groupèrent d'importants bibliophiles.

Pour 1929 le comité est ainsi composé : président : Henri Vever ; vice-présidents : MM. Victor Mercier, Henry-Michel Dansac ; archiviste trésorier : Georges Droin ; trésorier adjoint : André Barrier ; secrétaire : Eugène Le Senne ; secrétaire adjoint : Victor Pagès ; assesseurs : Pierre Guerquin, Charles Miguet, Gustave De Ridder, Georges Teyssier.

Parmi les sociétaires : Altschul, membre du Grolier-Club de New-York, Jacques André, Louis Artus, auteur dramatique, le peintre Georges Barbier, Louis Barthou, Dr Baudry, Henri Beraldi, André Bertaut, Georges Bocquet, Jean Borderel, de Bormans, Maurice Bussillet, Léon Comar, Émile Dubonnet, Jean Guiffrey, conservateur des peintures au Musée du Louvre, Juan Hernandez, Paul Istel, Maurice Keller, Gustave Laroque, Henri Lenseigne, Duc de Massa, Adolphe Messimy, Michel Dansac, De Margerie, ambassadeur à Berlin, André Morillot, avocat au Conseil d'État... Il faudrait citer tous les sociétaires pour constater la qualité des bibliophiles réunis sous le sceptre de Rodrigues.

Le droit d'entrée est de 500 francs, payable en même temps que la première cotisation de 500 francs

également. Le comité agrée le candidat en cas de vacance. C'est l'assemblée générale qui statue définitivement.

Le comité est élu chaque année par l'assemblée générale. Les membres du comité sont indéfiniment rééligibles.

La société peut en assemblée générale et sur l'avis conforme du comité décerner le titre de président d'honneur, de membre d'honneur à des personnages éminents ayant bien mérité de la Bibliophilie. Ce nombre de personnalités ainsi honorées ne saurait dépasser cinq.

En principe la société publie un ouvrage par an. En fait quatre années se sont écoulées entre les deux derniers ouvrages. Cela s'explique par le coût énorme d'un livre d'art. Le tirage de chaque publication est effectué à 130 exemplaires tous numérotés, 100 immatriculés au nom des sociétaires, d'autres destinés aux collaborateurs, au libraire agréé. Le comité décide l'emploi du surplus des exemplaires. Le dernier dîner précédant l'assemblée générale réunit 38 membres et se tint le 5 juillet 1928 au Club de la Renaissance, rue de Poitiers.

A cette assemblée M. Mercier, vice-président, adressait au président Eugène Rodrigues un dernier adieu :

« Un sens littéraire et artistique des plus délicats, une rare finesse d'observation, un éclectisme judicieux, un goût auquel sa variété n'enlevait rien de sa sûreté, disait-il, le qualifiaient pour présider le Comité des

Cent Bibliophiles avec une autorité à laquelle on ne saurait reprocher d'avoir été un peu absolue, puisqu'elle a été encore plus efficace et bienfaisante. »

En historien du livre d'art, je conclus, résumant en un mot l'histoire de cette société durant trente-deux années de règne : « Les Cent Bibliophiles ou cent têtes sous le même bonnet. »

LES XX

IV

La « Société des XX ».

Avec les Bibliophiles François nous avons étudié la société savante ; le goût du livre illustré, avec des tendances variées, anime les Amis des Livres, les Cent Bibliophiles et les Bibliophiles Contemporains. Avec les XX, nous voici centrés dans l'édition originale, dans les grands papiers, dans la réimposition en un format différent de volumes parus en librairie. Les XX innovent la collaboration de l'éditeur et de la société de bibliophiles. L'éditeur fera tirer sur un papier spécial fourni par la société, filigrané à son titre, vingt exemplaires d'un ouvrage qui vient de voir le jour. L'intérêt littéraire, artistique, historique, dictera le choix des XX. Ils collectionneront ainsi des ouvrages posthumes en éditions originales d'auteurs classés et disparus, des ouvrages pleins de promesses des jeunes débutants. Pour corser l'intérêt de leurs exemplaires ceux-ci se présenteront sous double couverture, dans un emboîtage élégant et seront signés par l'auteur. C'est en 1897 sur l'initiative de Pierre Dauze que ce groupement prit naissance. Pierre Dauze mourut en juillet 1913 lais-

4

sant une importante bibliothèque d'éditions originales contemporaines et de manuscrits. Elle fut dispersée en 1914-1917-1918 au cours de vingt vacations qui comprenaient 4 200 numéros. La vente produisit 310 000 francs, chiffre qui parut considérable à cette époque. Depuis 1914 c'est M. Lenseigne qui le remplaça à la présidence. C'est lui que tout à l'heure nous irons interviewer. Curieuse figure que celle de Pierre Dauze. A la fois commerçant et bibliophile, éditeur du *Répertoire des ventes cataloguées*, de la *Revue Biblio-Iconographique*, de la *Bibliographie Mensuelle*, très friand de pièces curieuses, dénicheur de raretés, il ne fut pas seulement guidé dans les entreprises incessantes auxquelles il se livra par l'amour spéculatif des livres mais aussi par la spéculation. Il misait sur la réussite des jeunes auteurs et sur la plus-value de leurs livres, sur le petit nombre des grands papiers tirés à cette époque. Il innova même en collectionnant les manuscrits. Il s'était entendu avec le *Mercure de France* pour acquérir à un prix vraiment modeste les manuscrits revenus de la composition qui étaient alors le plus souvent jetés au panier. Pierre Dauze est le premier amateur qui rechercha avec soins les autographes et qui procéda au truffage des exemplaires. Ce fut lui qui, nous le verrons, fonda la Société du Livre Contemporain. L'idée qu'il réalisa en innovant les XX était intéressante au premier chef. Très petite mise de fonds, cent francs de droit d'entrée, réduits à trente pour les fondateurs ; deux cents francs de cotisation par an. Avec ce budget de

4 ou 5 000 francs, que de livres ne pouvait-on acquérir ? Il n'y avait ni artiste ni imprimeur à payer. L'éditeur avait fais tous les frais, A cette époque le papier — même le papier de luxe — n'était pas onéreux. D'ailleurs on se contentait d'un vélin d'Arches fabriqué spécialement pour la société. La réimposition et l'étui coûtaient des sommes insignifiantes. L'éditeur flatté de voir consacré un livre sorti de sa maison donnait toutes facilités, l'écrivain flatté signait gracieusement les exemplaires. Le livre était présenté en feuilles, principe actuellement suivi par toutes les sociétés de bibliophiles, système intelligent et économique, qui supprime à la fois les taches de colle et les frais de brocheur. Tout enfin chez Pierre Dauze révèle le président avisé qui conduit sa jeune société de bibliophiles comme il dirigerait une importante affaire commerciale ; le maximum de rendement pour le minimum de frais. D'ailleurs, dans sa bibliothèque personnelle, lorsque Pierre Dauze voyait que ses « poulains ne rendaient point », il liquidait aussitôt. Au contraire donnaient-ils des espérances, soigneusement, il mettait en cave.

Les frais depuis la guerre se sont sans cesse multipliés et c'est à peine si les XX peuvent aujourd'hui distribuer 2 ou 3 livres en deux années alors que la collection comprend actuellement 147 volumes dus à 125 auteurs, parmi lesquels figurent la plupart de ceux qui dans le monde littéraire se sont fait une place ces trente dernières années.

L'énumération en serait trop longue, mais nous pou-

vons citer au cours de la lecture de son annuaire les noms suivants : Paul Adam, Barbusse, Barrès, Barthou, Pierre Benoît, Bourget, Boylesve, Carco, A. de Châteaubriant, Paul Claudel, Colette, Courteline, de Curel, Tristan Derême, Maurice Donnay, Dorgelès, Duhamel, Estaunié, Farrère, A. France, Gebhart, A. Gide, Giraudoux, Remy de Gourmont, Charles Guérin, Francis Jammes, Jean Lorrain, Pierre Loti, P. Louÿs, Maeterlinck, Maindron, Maurois, Maurras, Mirbeau, P. Morand, Moréas, Mme de Noailles, Ch.-L. Philippe, G. de Porto-Riche, H. de Régnier, J. Renard, A. Samain, Suarès, J. et J. Tharaud, Verhaeren, Verlaine... etc. La plupart des auteurs furent choisis alors qu'ils n'étaient pas encore parvenus à la grande notoriété. On ne négligea pas leurs devanciers pour les œuvres non encore publiées. Baudelaire avec ses « Lettres, 1841-1866 », Aimée de Coigny avec ses « Mémoires », Flaubert avec les « Mémoires d'un Fou » et la « Première Tentation de Saint-Antoine », Fromentin avec « Lettres de Jeunesse » et « Correspondance », Alfred de Musset avec « Lettres d'amour à Aimée d'Alton », prirent place dans la collection.

De même certaines œuvres anciennement publiées y sont entrées à cause de leur illustration, notamment « Adolphe », de Benjamin Constant avec les eaux-fortes de Jeanniot, « Marthe », de Huysmans avec les illustrations de Bernard Naudin, « La Bièvre, les Gobelins, Saint-Séverin », du même auteur avec les planches de Lepère.

Plusieurs volumes illustrés y figurent également : tel celui de Maurice Denis, « Premiers Paysages » : œuvre très peu connue de ce grand artiste, album d'images à colorier fait pour les enfants où un identique dessin figure en noir et en couleurs. On s'attendait fort peu à trouver cette production dans l'œuvre de ce grand artiste. Willette ne peignit-il pas des enseignes illustrées, et un café de la place Saint-Germain-des-Prés ne s'enorgueillit-il pas longtemps de l'une d'entre elles ? — les « Contes des Dix Mille et Deux Nuits », de Duquesnel, illustrés par Jean Veber, « Album » et la « Comédie Parisienne », de Forain, « Les Gueules Noires », de Morel, une des plus grandes œuvres de Steinlen, « Treize lithographies », de Toulouse-Lautrec, les « Œuvres Choisies » de Willette, etc...

Les auteurs ne sont en général représentés dans la collection que par un ouvrage. Quelques exceptions se sont pourtant produites. Nous en relevons notamment pour : Barrès, 3 vol., Donnay, 2 vol., Myriam Harry, 3 vol., Maindron, 2 vol. ; « Saint-Cendre » et « Mr de Clérambon », ouvrages liés ; Mme de Noailles, 2 vol. « La Domination », roman et « Les Vivants et les Morts », poésies, etc...

La situation des XX s'est beaucoup modifiée du fait du coût énorme du papier, de l'augmentation des frais de toute sorte et de la concurrence des éditeurs. Les éditeurs ont compris l'intérêt de la réimposition et des grands papiers. Ils les font pour leur propre compte. Les XX, d'auxiliaires, sont devenus — le mot est bien

gros — sinon des concurrents, tout au moins des collègues auxquels on a quelque difficulté à concéder l'exclusivité d'un tirage réimposé. Le livre est-il intéressant ? Ce n'est pas 20, c'est 200, 300, 500, 1 000 exemplaires que l'éditeur va réimposer pour en faire une édition originale sur grand papier. Qu'importe une consécration de plus eu égard au bénéfice de l'opération.

C'est en faisant ces réflexions sur la Société que je me rends rue de Tocqueville chez l'aimable président en exercice, M. Lenseigne. Physionomie sympathique de vieux bibliophile, ami désintéressé des livres. Et si M. Lenseigne aime les livres, ceux-ci le lui ont bien rendu. Il n'a pas eu à faire à des ingrats. Au cours d'une longue et douloureuse maladie sa bibliothèque a été sa consolation. Ses ouvrages l'ont absorbé, distrait, ont écourté les heures de douleur et d'angoisse (1). M. Lenseigne préside donc aux destinées des XX. Son comité est réduit, la société comprenant vingt membres. Avec lui le bureau se compose d'un vice-président qui est M. de Crauzat, d'un trésorier archiviste M. André Bertaut. Tous les fondateurs de 1897, à l'exception de Canape, ne figurent plus à l'annuaire. Sur la liste des anciens sociétaires nous trouvons les noms de nombre de notabilités de la bibliophilie : Mmes Juliette Adam et Arman de Caillavet, MM. d'Anfreville, le baron de Barante, Louis Barthou, le prince Roland Bonaparte, Adolphe Bordes, Léon Bourgeois, Jules Brivois, Jules

(1) M. Lenseigne est décédé en 1929.

Claretie, Raymond Claude-Lafontaine, le baron de Claye, Léon Dubrujeaud, Paul Gallimard, Georges Hugo, Adrien Lachenal, Jules Le Petit, Angelo Mariani, Roger Marx... pour la plupart disparus.

Les XX se réunissent chaque année en un banquet qui groupe dix à douze de ses membres.

Les membres actuels sont MM. Jacques André, André Baudet, Pierre Bellanger, Jean Borderel, Georges Canape, Léon Comar, Geo Coste, Gauthier-Lathuille, Gonot, Hernandez, Lachenal, Maurice Lange, Charles Miguet, Marcel Pognon, Henri Prost, de Ridder, Henri Vever. Tous habitent Paris sauf un d'entre eux Montpellier, ce qui représente la Province, un autre Genève, ce qui y fait entrer un élément étranger.

M. Lenseigne fait partie de presque toutes les grandes sociétés de bibliophiles. Il est entré avec tous ses collègues des XX, au Livre Contemporain, autre création de Pierre Dauze, société dont il est vice-président.

A l'exemple des XX, d'autres sociétés se sont récemment formées ; et leur caractéristique c'est que ces nouvelles sociétés seront des sociétés provinciales, qui vont ainsi, avec de moindres frais, participer au mouvement littéraire. Ce seront les Bibliophiles du Nord, les Bibliophiles de Nice, etc., etc. Ces groupements constitués par un petit nombre de bibliophiles font tirer par l'éditeur sur un papier spécial, papier de couleur, papier de Madagascar... un certain nombre d'exemplaires d'un livre dont on escompte le succès. Leurs exemplaires

sont compris dans la justification. Ils bénéficient de la réimposition faite s'il y a lieu par l'éditeur mais en dehors d'un papier spécial leurs exemplaires ne se différencient ni par le format, ni par la couverture, ni par la rareté, de ceux que l'éditeur imprime pour son propre compte.

Ce n'est point là la conception originale de Pierre Dauze lorsqu'il faisait reproduire le manuscrit autographe d'Anatole France « Au petit Bonheur » ou qu'il faisait réimposer à 20 exemplaires les « Comédies » de Courteline. La clientèle sans cesse étendue qui s'intéresse aux grands papiers, aux éditions originales et qui est encouragée dans cette voie par la mauvaise qualité du papier d'après-guerre a fait entrer dans le domaine public une conception particulièrement curieuse avant 1914.

L'exemplaire présenté sous double couverture, dont l'une était en général illustrée, avait le charme d'une signature émanant de la main de son auteur. L'exemplaire s'individualisait, s'habillait à neuf, sortait de la masse du tirage. Dans le nid d'un autre oiseau, les XX faisaient éclore leur production, mais ils la marquaient de leur firme, de leur empreinte, de leur intelligence, de leur personnalité.

La Société Les XX, dans son assemblée générale du 6 novembre 1929, a procédé au renouvellement de son bureau qui se trouve ainsi constitué : président, M. E. de Crauzat ; vice-président, M. C. Miguet ; secrétaire-trésorier, M. A. Bertaut.

LE LIVRE CONTEMPORAIN

V

JULES CLARETIE, LOUIS BARTHOU
et les bibliophiles du « Livre contemporain ».

La Société « Le Livre Contemporain » est une création de Pierre Dauze. Vers le milieu de l'année 1903 il voulut apporter dans le domaine du livre illustré une rénovation et le moderniser. Il intervint dans le livre d'art ainsi qu'il était intervenu dans l'édition originale. 1900! 1903! époque de tâtonnements, de recherches. Dans tous les genres, on a l'impression qu'il y a quelque chose à faire, quelque chose à créer. Les artistes cherchent à se dégager des vieilles formules, des styles d'époque, à ne plus faire du simili Louis XV, du Louis XVI en toc, du faux Empire ou du Renaissance sans naïveté. On aboutira d'abord au modern' style qui, dans le domaine du livre, exerça lui aussi son influence et marqua sa place. Le bibliophile moderne peut pousser des cris d'horreur devant les productions tourmentées de Caruchet ou de Mucha ; il aura tort. A côté d'eux il y eut des artistes de plus grande envergure : les Grasset, les Chéret, les Carlos Schwabe, etc., et ce sont tous ces chercheurs qui

ont les premiers secoué l'emprise des vieilles formules et qui nous ont acheminé vers le livre moderne. Schmied, par exemple, est vis-à-vis de Mucha ce qu'a été l'exposition des Arts décoratifs de 1925 vis-à-vis de l'Exposition Universelle de 1900.

Or, la plupart des bibliophiles composant les XX forment avec Pierre Dauze et Paul Gallimard le premier noyau du « Livre Contemporain ». La société est constituée définitivement le 28 décembre 1903. Jules Claretie en est nommé le président, présidence qu'il va occuper jusqu'à sa mort, en 1913. Les réunions du comité auront lieu dans le salon de lecture de la Comédie Française dont Claretie était l'administrateur. Paul Gallimard et Pierre Dauze seront les premiers vice-présidents, Adolphe Bordes le trésorier, Lenseigne le secrétaire.

Adolphe Bordes ! On doit souligner ici le nom de ce bibliophile qui favorisa l'effort de Pelletan, le soutint moralement et matériellement, et qui a donné son nom à une collection publiée chez ce grand éditeur. Les 9 premiers assesseurs seront eux aussi des bibliophiles de race : d'Anfreville, Louis Barthou, Pierre Baudin, le Docteur Emile Goubert, Félix Leseur, Gaston Ménier, Henri Monod, Olivier Sainsère et Gabriel Thomas.

La besogne aura été menée rapidement puisqu'elle avait été entreprise le 28 mai. Lors de la première réunion, célébrant la fondation de la nouvelle société, Jules Claretie pouvait déclarer : « Le Livre Contempo-

rain, c'est en trois mots tout un programme... Il affirme, il précise notre but. A côté du vieux livre solennel et classique, à côté du livre délicieusement élégant du XVIIIe, du livre romantique et pittoresque d'hier, le Livre Contemporain, ce livre de demain, doit être dans la bibliothèque de l'amateur une sorte d'indépendant et de nouveau venu qui garde le style, en étant si l'on veut modern' style. » Modern' style ! le mot malheureux est prononcé. L'épithète est heureusement inexacte car elle a pris avec le recul du temps un sens péjoratif. Le modern' style évoque les femmes aux lignes tourmentées, aux cheveux en arabesques, une décoration florale d'un goût douteux, les grilles tarabiscotées qui ornaient il y a encore peu de temps les accès du métropolitain.

C'était cependant une volonté arrêtée, un plan de travail nettement défini qui allait acheminer les bibliophiles du Livre Contemporain vers une technique de plus en plus moderne.

La chaîne se continue. L'évolution commencée avec Rodrigues va orienter les bibliophiles vers des recherches nouvelles, attirer vers la décoration du livre des artistes de race, — modern'style sans doute avec Carlos Schwabe et Luigi Loir, — mais style moderne et cela dès le premier ouvrage publié avec Albert Besnard, Gustave Leheutre, Maurice Denis, Polat, Dufresne, Pissaro, Jouve, Schmied, Roubille, Drouart, Renefer, sans négliger pour cela les classiques de l'illustration, Giraldon et Jeanniot.

Jusqu'à sa mort, survenue la même année que celle de Claretie, Pierre Dauze fut l'animateur de la société, le deus ex machina. Depuis le 18 février 1914, c'est un grand bibliophile, M. Louis Barthou, dont la bibliothèque est une des plus riches de France, tant par la qualité de ses exemplaires que par la rareté des autographes, des originaux qu'il a pu réunir, qui préside aux destinées du Livre Contemporain. Bibliothèque d'amateur d'art et de littérateur féru de toutes les curiosités de l'histoire littéraire! M. Barthou est à juste titre fier d'être à la tête d'une si belle compagnie. Lorsqu'il parle de sa société, il revendique pour elle la première place parmi les nombreuses sociétés de bibliophiles. Il réunit son comité dans les salons du ministère dont il est le titulaire, et pendant les interrègnes où il n'occupe pas le pouvoir il le reçoit dans son appartement de l'avenue Victor-Emmanuel.

La liste des livres publiés par la société, l'examen de ses statuts, la lecture attentive de ses annuaires vont nous renseigner sur ses tendances et nous permettre de dégager ses principales caractéristiques, ses directives générales.

Tout d'abord la société n'a prononcé aucune exclusive contre la gravure de reproduction. Elle n'a pas négligé la gravure ou la lithographie originale lorsqu'elle a fait appel à un bel artiste, Raphaël Drouart, à Charles Duvent pour des eaux-fortes en couleur, à Leheutre ou à Albert Besnard pour des eaux-fortes en noir. Cependant, ce seront les Beltrand qui interpréte-

ront sur bois les aquarelles de Maurice Denis, Schmied qui traduira les dessins de Jouve pour le *Livre de la Jungle*. A ce point de vue donc, le Livre Contemporain n'adoptera pas une attitude déterminée, n'aura pas une volonté arrêtée. Ceci s'explique lorsqu'on voit comment sont conçus les livres de cette société. Chaque bibliophile peut proposer un ouvrage. Le Comité discute, apprécie, choisit, décide. Si le livre est retenu, celui qui l'a proposé sera un des deux commissaires choisis pour le réaliser. Donc nous sommes ici en présence d'une assemblée parlementaire ; — dépôt de projet, discussion au conseil, délégation donnée par le pouvoir délibérant à une commission exécutive. Le format, le procédé, le choix des caractères, tout se ressentira donc des directives et des goûts personnels des deux commissaires munis de pleins pouvoirs.

La Société avait également dès sa fondation réservé plusieurs places de sociétaires à des membres étrangers, préoccupation qui est bien de Pierre Dauze, homme d'affaires que nous avons vu à l'œuvre lorsqu'il créa les XX, et qui avait pour but d'assurer à l'étranger le rayonnement de la nouvelle société. La Belgique, la Suisse, l'Angleterre, les Etats-Unis se trouvaient représentés. Encore aujourd'hui nous trouvons dans l'annuaire les noms de M. J. B. Wickham (Anglais), Altschul (Américain), Jadot (Belge), Neves (Portugais), Marc Peter (Suisse), Raquez (Belge)... La société voulait établir des relations entre les bibliophiles français et les bibliophiles étrangers, étendre

le marché de ses livres, en assurer la rareté par une dispersion plus étendue. Enfin, une autre partie du programme comportait des réunions périodiques, conférences, expositions relatives au beau livre. Il semble que la société ait renoncé assez vite à ce dernier mode d'activité. Ce n'est qu'en 1905 et 1906 qu'elle organisa des promenades intéressantes — mais qui ne durent pas être fort suivies, avec les multiples occupations qui sollicitent les Parisiens. C'est ainsi qu'on visita l'imprimerie Porcabeuf, la bibliothèque de la Ville de Versailles, la bibliothèque du Prince Roland Bonaparte, la Bibliothèque de l'Arsenal, celle de Chantilly, la Bibliothèque Nationale...

Les exemplaires des livres édités sont tirés à cent dix exemplaires plus les exemplaires de collaborateurs. Les dix exemplaires dont la société dispose au mieux de ses intérêts sont numérotés en chiffres romains. Les cent exemplaires destinés aux sociétaires sont numérotés en chiffres arabes et chacun d'eux porte le nom du destinataire. Chaque exemplaire de collaborateur porte seulement le nom de la personne pour laquelle il a été imprimé. Ainsi il ne grève pas, il n'augmente pas le chiffre de la justification du tirage. Les dessins, croquis, maquettes ayant servi à l'exécution du livre sont cédés par la société à ses membres à l'issue de l'assemblée générale annuelle en échange d'un don qui permet à la société de continuer et de prolonger son effort.

Le premier ouvrage publié par la Société fut une suite

de planches d'Albert Besnard pour illustrer *L'Affaire Clémenceau,* d'Alexandre Dumas fils. Monsieur Gallimard avait mis à la disposition de la Société des planches gravées anciennement par Besnard pour ce roman et dont on n'avait tiré que quelques épreuves. Le livre ne put être édité en 1905 par suite de l'opposition de M. d'Hauterive, gendre d'Alexandre Dumas. Ce n'est qu'en 1909 que M. Durel, éditeur, obtint l'autorisation refusée quatre ans auparavant. Sur un tirage de 110 exemplaires, la société acquit alors 100 exemplaires et les fit distribuer à ses membres pour encarter les 26 pièces composant l'illustration de Besnard, un frontispice en trois états, chacun de ces états tiré en noir et en bistre, et dix illustrations en deux états (noir et bistre).

Une lettre de M. Jules Claretie autographiée sert de préface à l'ouvrage de Durel et nous raconte les avatars de ce livre. *L'Affaire Clémenceau,* du Livre Contemporain, a son histoire dans les fastes de la bibliophilie. Comme beaucoup de beaux livres, on le dédaigna d'abord. Paul Istel s'expliquait mal les prix ridicules que faisait l'ouvrage dans les ventes : « Vente Nivert 1919 — 205 francs. Vente Roger-Marx 1922 — 130 francs. Il prophétisait à juste titre son ascension. Un jour, écrivait notre ami, on s'apercevra de cette erreur d'appréciation. » Ce jour semble venu. *L'Affaire Clémenceau* ne fait pas encore de très grands prix, mais on la trouve assez difficilement à 1500, 2000 francs.

J'ai raconté dans *Le Livre d'Art du XIXe siècle à nos*

jours l'histoire du deuxième livre publié par la Société par les soins de Pierre Dauze. C'est le *Dominique* de Fromentin. Les Bibliophiles Contemporains n'avaient décidément point de chance avec les héritiers des hommes de lettres! Ceux de Fromentin n'opposèrent pas leur veto, mais exigèrent que l'on supprimât de l'illustration toute figuration de personnages. C'est une conception qui peut fort bien se défendre et qui évite de heurter le concept particulier de chaque lecteur. Le frontispice et les 36 vignettes qui figurent en bandeau et en cul-de-lampe dans chacun des 18 chapitres du livre représentent donc les sites qui servent de décor au récit. Ce volume, grâce peut-être à l'exigence des héritiers Fromentin, obtint dès le début un succès justifié. (Vente Révillon 1924, exemplaire relié en maroquin, 3000 francs. Vente de Backer 8 décembre 1928, avec une reliure de Mercier en maroquin, 12700 francs). Dans la même année, 1905, Gallimard et Pierre Dauze publièrent *Le Crépuscule des Dieux,* d'Elémir Bourges avec des eaux-fortes en couleurs de Richard Ranft — figures, costumes, intérieurs où s'évoque le Second Empire. Ce volume est imprimé par l'Imprimerie Nationale. Sa cote s'avère moindre que celle des deux ouvrages précédents (Vente de Backer, exemplaire relié par Meunier, 1 680 francs. Vente Claude-Lafontaine (18 mai 1928), exemplaire relié par Carayon, 1 100 francs).

En 1907, un excellent bibliophile, Gabriel Thomas, va donner à la Société le premier joyau de son écrin.

Ce sera la *Vita Nova* de Dante Alighieri, illustrée d'aquarelles de Maurice Denis, gravées sur bois en couleurs par Jacques Beltrand. L'ouvrage ne fut distribué qu'en mai 1908 car l'impression des bois en couleurs avait nécessité pour chaque feuille souvent douze, parfois quinze tirages successifs.

Les frères Beltrand avaient interprété avec des harmonies en teintes douces où dominent les bleus et les roses, les aquarelles décoratives de Maurice Denis. L'Imprimerie Nationale, dans une mise en page prestigieuse, présenta sur deux colonnes juxtaposées le texte italien composé en romain et la traduction française en italique. C'est, a-t-on écrit de ce livre, « un des plus beaux monuments typographiques de tous les temps ». L'illustration comprend 125 bois en couleurs dont 23 grandes compositions, 78 lettres ornées et 14 culs-de-lampe. Déjà en 1923, vente Freund-Deschamps, un exemplaire relié en vélin par Kieffer faisait 5 450 francs — en 1928, cet ouvrage atteint à la vente de Backer 9 400 — et la même année à la vente Torley, 13 700 (exemplaire avec une plaque en bronze du Dante par Naoum Aronson).

En 1908, Pierre Dauze et de Crauzat font appel à l'aquafortiste T. Polat pour illustrer *Le Puits de Sainte Claire,* d'Anatole France. Cet ouvrage très largement illustré de 75 eaux-fortes en noir tirées par Wittmann, atteint 1305 francs en 1908 (vente Deschamps) pour monter à 12 600 vingt ans après (vente de Backer) avec une reliure de Meunier.

C'est en 1908 que Carlos Schwabe, sur l'initiative de Pierre Dauze et d'Henri Lenseigne, illustre *Au Jardin de l'Infante* d'Albert Samain. C'est Beltrand qui va graver sur bois les compositions de Carlos Schwabe, feuillages, fruits, profusion de volutes qui évoquent l'exposition de 1900 et le modern' style dans toute son horreur (400 francs vente Roger-Marx, — 780 francs relié en maroquin par Kieffer, vente Freund-Deschamps, 1924) ; ce livre reste à 800 francs à la vente de Backer et ne s'élève à 1820 francs à la vente Claude-Lafontaine que grâce à une reliure en maroquin de Stroobants.

C'est encore un volume très caractéristique de son époque que *Les Piétons de Paris,* de Jules Claretie avec des aquarelles de Luigi Loir reproduites par le procédé Fortier-Marotte (1911). Nous écrivions au début de cette étude que les dirigeants de cette société n'avaient prononcé aucune exclusive. Nous voyons qu'ils ont même délibérément admis le procédé. La plaquette s'est vendue, en 1928, 190 francs brochée (vente de Backer), et 530 francs reliée par Stroobants (vente Claude-Lafontaine).

C'est une jolie plaquette que les *Lettres à une amie* de Sully Prudhomme avec une ornementation de M. Dufresne, plaquette qui sur l'initiative de MM. Louis Barthou et Pierre Dauze fut distribuée aux sociétaires en 1911.

La Charrue d'Erable date de 1912 mais ne fut distribuée qu'en mars 1913.

Cet exquis volume a été composé pour utiliser douze

dessins de Camille Pissaro sur les travaux agricoles. Jules Renard, auquel on avait demandé un texte, fut emporté par la maladie ; le lauréat du Prix Goncourt 1907, Emile Moselly, fut chargé de remplacer l'auteur des *Philippe*. C'est le fils de Camille Pissaro, Lucien Pissaro, qui exécuta l'ornementation de l'ouvrage en utilisant pour la décoration du livre (lettres, en-têtes, culs-de-lampe) des croquis trouvés dans les cartons de son père. C'est à Londres que Lucien Pissarro, aidé par sa sœur Esther, imprima sur ses presses d'Eragny cet opuscule d'une centaine de pages qui se présente relié en cuir souple comme les ouvrages anglais. Le livre n'a pas encore atteint le prix qu'il mérite. Sa cote oscille entre 500 et 1 500 francs.

Le discours prononcé à la Sorbonne par M. Poincaré sur *Marcelin Berthelot* est une élégante plaquette qui commémore la nomination à la Présidence de la République d'un membre du Livre Contemporain. C'est aussi le dernier livre où nous voyons figurer parmi les commissaires le nom de Pierre Dauze. La guerre va interrompre les travaux de la société qui distribuera cependant en 1916 un ouvrage commencé, *Sainte Marie des Fleurs* de Boylesve avec des eaux-fortes originales en couleurs de Charles Duvent.

Désormais Barthou va prendre la présidence. Influence de Barthou ? influence de l'après-guerre ? nous allons désormais entrer dans la période héroïque du Livre Contemporain, voir éditer les ouvrages qui

vont classer cette société et contribuer à sa réputation de grande société de bibliophiles, et ces ouvrages vont se multiplier. Les curieuses plaquettes littéraires, comme les « Pastiches hugolâtres », alternent avec de grands livres d'art : Eloa, le Livre de la Jungle, Les Climats, Les Dieux ont soif, l'Ame et la Danse... Il va falloir étudier d'assez près ces productions d'après-guerre où vont intervenir des collaborations d'artistes plus modernes et qui vont justifier le titre de la Société. Onze volumes seront publiés de 1918 à 1928, dont trois qui vont compter notablement dans la production contemporaine.

*
* *

1918 ! Gabriel Thomas donne un pendant à Vita Nova. Ce sera *Eloa ou la Sœur des Anges*, d'Alfred de Vigny.

Les collaborateurs seront encore Maurice Denis et les frères Beltrand qui s'avèrent les interprètes sans égal de l'artiste. Le vert et le bleu seront les notes dominantes du livre comme le rose était celui de Vita Nova. D'une transparence, d'une diaphanëité sans égales, le texte d'Alfred de Vigny a trouvé les commentateurs les plus compréhensifs et les plus habiles à rendre la beauté mystique du texte (3800 francs, vente Renevey, — 3100, vente de Backer).

En octobre 1919 est distribué *Le Livre de la Jungle* de R. Kipling, avec les illustrations de Paul Jouve gra-

vées sur bois en couleurs par F. L. Schmied. Décidé en 1905, distribué en 1919, cet ouvrage resta plus de quatorze ans sur le chantier. Il devait être primitivement réalisé avec des eaux-fortes en couleurs. Jouve estimant qu'on n'obtenait pas toujours avec l'eau-forte des résultats satisfaisants, on se décida à employer le bois. En 1911, on travaille à l'architecture du livre. On espère le distribuer avant la fin de l'année 1914. La guerre éclate, les deux collaborateurs du livre sont mobilisés. M. Schmied qui, d'origine suisse, s'est naturalisé et combat dans nos rangs, est grièvement blessé et perd l'œil droit. Convalescent, il se remet au travail. Il tire le *Livre de la Jungle*, mais le bombardement de Paris l'oblige à diriger sur la province les feuilles déjà imprimées. Ce livre ne pourra être repris qu'après l'armistice. Il est magnifique comme décoration, comme tirage des bois. Malgré sa réputation, ce n'est pas le meilleur des livres faits par Schmied. Je lui préfère *Les Climats*, *Daphné*, *Le Cantique des Cantiques*, *L'Offrande lyrique* ou *Marrakech*. La typographie est trop serrée. Malgré cela cet ouvrage qui a coûté à la Société 90 000 francs or, c'est-à-dire près du demi-million de nos jours, marque un effort important et une date dans l'histoire du livre et des sociétés de bibliophiles. Postérieurement à l'édition du livre, deux titres de départ pour le premier et le deuxième Livre de la Jungle, dessinés et gravés par Schmied et imprimés en couleurs ont été mis dans le commerce. Ces titres auxquels la Société est demeurée étrangère, ont été tirés

à 40 exemplaires. Il est utile de signaler ici cette particularité. L'illustration comprend 112 compositions dont 17 hors texte imprimés en couleurs, or et argent (Vente Freund-Deschamps 9350 — Vente Renevey 19000 — Vente de Backer, 30000 — Vente Torley, 24000).

Deux plaquettes suivirent en 1920.

Les *Pastiches Hugolâtres* d'Albert Sorel sont imprimés à l'imitation des plaquettes romantiques, Aubert grava sur bois les dessins de Roubille. L'ouvrage fut dirigé par M. de Crauzat, l'actuel secrétaire général du Livre Contemporain et par M. Barthou qui fut le parrain du titre. C'est une parodie curieuse, un pastiche à la manière romantique.

C'est une préoccupation historique et littéraire qui poussa la société à faire imprimer le *Discours de réception de M. le Maréchal Foch* et la *Réponse de M. Poincaré* (Paris, Imprimerie Nationale). Après trois années *Le Médaillier* d'Henri de Régnier voit les illustrations de Giraldon gravées sur bois en couleurs par Madame Rita Dreyfus. Commissaires : MM. H. Vever et de Crauzat. Tirées en quatre ou cinq couleurs, les compositions classiques et sobres de Giraldon sont interprétées avec conscience (840 francs vente de Backer, — 1100 vente Roger).

Les Climats sont distribués en 1924. C'est un des grands livres de la Société. Le succès du *Livre de la Jungle* encouragea MM. Renevey et H. Michel Dansac à demander à Schmied d'illustrer somptueusement

quarante-cinq poèmes de Madame de Noailles. Tout le livre fut imprimé par Schmied sur ses presses à bras. Ici la typographie est parfaite. Les paysages imprimés sur fond or ou tirés en teintes douces évoquent, ainsi que l'exprimait si bien M. de Crauzat à ses collègues, « les soirs moëlleux de l'illustre Syracuse, Palerme endormie, l'éclatante et maussade Catane, la délicieuse Agrigente, les terrasses parfumées des jardins de Lombardie. » (20 100 francs, vente de Backer — 18 000 francs, vente Roger. — 24 000 francs vente Torley, 1928).

Les Dieux ont soif, d'Anatole France, est un volume illustré d'eaux-fortes et de bois de Jeanniot. C'est un très bon livre qui fut distribué en 1925 ; Commissaires, MM. Clément Janin et H. Petiet (2 550 francs, vente Torley — 2 500 francs vente Roger). Un second titre composé par Jeanniot dans une note plus révolutionnaire et pouvant être ajouté à l'ouvrage ou remplacer le précédent titre a été distribué en février 1928.

L'Ame et la Danse de Paul Valéry, dialogue socratique, a été distribué en février 1926. Les excellents bibliophiles qui ont dirigé cette publication, MM. Louis Barthou et Gabriel Thomas, se sont adressés à Raphaël Drouart, qui a fait d'excellentes lithographies en noir tirées par Duchâtel. C'est le premier ouvrage d'une société de bibliophiles confié à Drouart, qui a réussi un fort beau livre. Il a passé pour la première fois en vente à la vente Roger, si je ne me trompe, et il fit 2 850 francs.

Mon Frère Yves, de Loti, illustré de bois originaux

de Renefer fut distribué en 1927. Commissaires : MM. Comar et de Crauzat).

Deux plaquettes curieuses concernant l'histoire de mon frère Yves l'ont accompagné : *Le vrai Mon Frère Yves* (Pierre Marie Le Cor) de E. de Crauzat et *Pierre Loti chez mon frère Yves,* de Pierre Kermadec.

Le dernier né de la Société, *Vies imaginaires* de Marcel Schwob est illustré d'aquarelles de Georges Barbier gravées sur bois par Schmied et Bouchet. C'est un beau texte et une illustration traduite avec tout le talent des grands graveurs qui interprétèrent les dessins de Barbier.

Plusieurs volumes sont actuellement sur le chantier. Tout d'abord, un petit ouvrage, *Héro et Léandre,* de Haraucourt, pièce d'ombres autrefois représentée au Chat Noir, qui se verra illustré par Marty d'eaux-fortes originales en noir. Ce sera un petit livre précieux et charmant, illustré à la manière des *Scènes Mythologiques,* ouvrage rare et délicat paru à la société d'éditions « Le Livre », qui sera distribué fin 1930.

Le Centaure et la Bacchante de Maurice de Guérin sera illustré par Chadel. Les Fables de La Fontaine, publiées par cet artiste aux Cent Bibliophiles incitèrent le Livre Contemporain à lui confier un second ouvrage. Plusieurs années seront nécessaires, laisse-t-on prévoir, pour la confection du papier japon au Japon, la gravure et l'impression des bois à l'eau en plusieurs tons d'après les procédés japonais et par un artiste japonais.

Les volumes sont confiés aux imprimeurs les plus divers : Plon - Nourrit, Imprimerie Nationale, Ph. Renouard, Lahure, Berger-Levrault, The Eragny Press (Londres), presses de Jacques Beltrand, Pichon, Deberque, presses de Schmied, Frazier-Soye, Kaldor, Coulouma. Les tirages des planches seront effectués chez Delâtre, Porcabeuf, Wittmann, Fortier-Marotte, Walcke, Vernant. Depuis le 11 juin 1924 des menus illustrés ont été distribués lors des divers dîners de la Société. Ces menus ont été confiés à F. L. Schmied, Guy Dollian, Jeanniot, P. Baudier, Drouart, H. Cheffer, Carlègle, Denise Bernollin.

La liste des sociétaires montre avec quel soin sont recrutés les membres de la compagnie. On y rencontre des écrivains et des artistes : Madame Bartet, F. de Croisset, Louis Barthou, R. Poincaré, Clément Janin, Jacques Rouché, directeur de l'Académie Nationale de musique et de danse, Georges Barbier, dessinateur, Delagrave, éditeur, Madame Olivier Sainsère, la Duchesse de Massa, Eugène Motte, ancien maire de Roubaix, Georges Caïn, André Barrier, vice-président du Tribunal Civil, André Baudet, président de la Chambre de Commerce, Dr Baumgartner, chirurgien des hôpitaux, André Bertaut, Jean Borderel, de Bormans, Bourdel, éditeur, Canape, relieur, Clémentel, ancien ministre, Léon Comar, E. de Crauzat, Droin, Faist, Gonot, Léon Hennique, ancien président de l'Académie Goncourt, des bibliophiles réputés : Hernandez, Istel, Lenseigne, De Ridder, Gabriel Thomas,

Vauteret, Vever ; des médecins illustres : Dr Walther, Dr Voisin, Dr Veau, Dr Albert Robin, etc. etc... ; Emile Moreau, gouverneur de la Banque de France. Aussi les candidatures sont-elles nombreuses. « Nous avons trop de candidats », déclarait avec humour le secrétaire général, lors de la dernière réunion.

Nous voyons, en examinant la chaîne forgée par toutes les sociétés de bibliophiles, leurs tendances, leurs formules particulières, la place centrale occupée par le Livre Contemporain, réunion de compétences, d'amateurs d'art, d'amoureux du beau livre.

LA SOCIÉTÉ DU LIVRE D'ART

VI

OCTAVE HOMBERG, FERNAND JOUSSELIN
et la « Société du Livre d'Art ».

Nous sommes en 1904. Les sociétés de bibliophiles sont encore peu nombreuses. Beaucoup de noms identiques se rencontrent sur les divers annuaires des quelques sociétés doyennes. Il y a alors au maximum 200 bibliophiles en France — bibliophiles de race, de qualité — aimant le livre non pour son prix, sa rareté, mais pour sa beauté — prisant également, s'ils sont beaux ou curieux, l'ouvrage exhumé pour dix sous de la boîte du bouquiniste, ou la pièce payée à l'hôtel des ventes de prix qualifiés déjà d'américains.

Au ministère des Affaires étrangères deux bibliophiles se trouvent rassemblés, deux bibliophiles de haute classe, M. Octave Homberg et M. Fernand Jousselin. Ils songent à jeter les bases d'une nouvelle société et des pensées diverses vont les aiguiller vers cette tâche. Tout d'abord, il faudrait former de nouveaux adeptes, propager le culte du livre dans une génération nouvelle, celle des hommes de 25 à 35 ans, leurs contemporains d'alors. Il faudrait aussi s'adjoindre quelques

bibliophiles femmes, réconcilier les femmes et les livres. La Société du Livre d'Art, moins défiante à l'égard du beau sexe que ses illustres devancières, va leur ouvrir largement ses portes et leur réserve une douzaine de sièges. Le recrutement de cette société va aussi toucher des milieux différents : le monde de la Carrière puis, plus tard, avec M. Homberg, celui de la finance. Des bibliophiles plus récemment venus au livre vont faire leur apprentissage et éditer des ouvrages d'art particulièrement soignés sous la direction discrète de glorieux aînés. Une seconde caractéristique de la Société du Livre d'Art est l'extrême attention apportée par ce groupement à la typographie. On peut varier d'opinions sur les ouvrages publiés par elle, mais on ne peut que constater toujours la parfaite exécution typographique de ses livres. L'Imprimerie Nationale se voit d'ailleurs confier la plus grande partie de sa production.

Enfin, la Société du Livre d'Art va éditer des auteurs modernes, et j'entends par modernes des auteurs vivant à l'époque ; sans attendre le jugement de l'avenir et les ratifications de la postérité, elle va consacrer par l'édition de luxe des ouvrages qui viennent de paraître et d'avoir du succès. C'est ainsi que furent édités *La Maison du Péché* de Marcelle Tinayre, des œuvres de Samain, Mæterlinck, Rostand, Alphonse de Chateaubriant, Suarès, Vallery-Radot, Colette, Jérôme et Jean Tharaud.

Cette conception à laquelle les éditeurs d'art se rallié-

rent après la guerre de 1914 se trouve donc déjà réalisée quinze ans plus tôt par les bibliophiles dirigeant la « Société du Livre d'Art ». C'est qu'il y a en eux des lettrés, des curieux, des hommes qui aiment tracer les routes et non suivre en toute tranquillité les routes dessinées par autrui. Cette préoccupation littéraire, ils vont en donner une preuve évidente en choisissant pour leur premier ouvrage *Halyartès,* poèmes en prose d'Ephraïm Mikhaël. — Ephraïm Mikhaël — Quoi ? On ne va plus éditer Flaubert, Balzac ou Victor Hugo ; on va chercher un auteur qui se situe à la fin de l'école décadente. On veut éviter les redites. On va être les premiers à éditer Albert Samain, Marcelle Tinayre ou André Suarès.

Comment tous ces ouvrages seront-ils illustrés ? Il semble que sans exclure aucun mode d'expression, les dirigeants du Livre d'Art aient eu une prédilection marquée pour l'eau-forte et en particulier pour l'eau-forte en couleurs. Leurs ouvrages sont précieux, chatoyants. Je dirai plus loin pourquoi j'ai une tendresse toute particulière pour leur *Princesse Lointaine,* illustrée par Desvallières, magnifique ouvrage qui se classera et atteindra les plus hauts prix, mais c'est en somme une belle collection de joyaux que les 18 volumes déjà publiés par la Société du Livre d'Art. Leur effort s'apparentera plus à celui de Romagnol qu'à celui de Pelletan. Les illustrateurs seront surtout choisis parmi les peintres et la liste suivante va contraster curieusement avec les commentateurs adoptés par

6

d'autres sociétés. C'est que la couleur va être un des attraits recherchés par la plupart des commissaires choisis pour présider aux destinées des livres conçus. Voici cette liste : Gervais, Gaston La Touche, Paul-Albert Laurens, Zo, Henri Jourdain, Ch. Léandre, René Ménard, Cottet, Dauchez, Simon, Cheffer, Labrouche, Georges Desvallières, Robert Bonfils, Mich, Drouart.

Les peintres sont ici en grande majorité et nous verrons que certains peintres récidivèrent. C'est ainsi, qu'il y a deux ouvrages à l'acquit de Gaston La Touche, deux illustrés par Henri Jourdain. Paul Albert Laurens, Gervais, René Ménard, Cottet, Dauchez, Simon, Desvallières sont beaucoup plus peintres et exclusivement peintres qu'illustrateurs de livres.

Le premier volume parut en 1905 à cent exemplaires. C'est *Halyartès*, d'Ephraïm Mikhaël. Les tableaux de Charles Gervais sont reproduits en couleurs par le procédé Macquart ou coloriés à la poupée. C'est inexactement qu'on a parlé au sujet de ce livre d'eaux-fortes. Ce sont plutôt des hélios, parfaitement agréables, tirées avec un soin minutieux. Certaines planches nécessitèrent près de cinquante ou soixante essais avant d'arriver à la perfection. MM. Octave Homberg et F. Jousselin en furent les réalisateurs (Imp. Renouard).

Aux Flancs du vase, de Samain, est édité sous la direction de MM. le baron Despatys et F. Martel. C'est un des titres de gloire de la société. Gaston La Touche l'a

orné d'eaux-fortes originales en couleurs, délicates, sobres de ton, dont certaines évoquent les toiles de Carrière, d'autres plus lumineuses accompagnent les délicats sonnets ciselés par le poète. Tous nous avons aimé Samain. Aujourd'hui beaucoup le trouvent trop facilement compréhensible et préfèrent s'esbaudir devant le Cimetière Marin qu'ils sont dans l'impossibilité d'expliquer.

Constatons en tous cas que c'est en 1906 une des premières éditions de luxe de Samain qui fut réalisée, et que ce livre, malgré la désaffection du public pour le poète, qui succède à l'engouement de jadis, réalise de très hauts prix (100 exemplaires).

Monna Vanna de Maeterlink illustré en couleurs par P. Albert Laurens voit le jour en 1907. (Commissaires : M. F. Jousselin et le vicomte de Verneaux). Ce qui est surtout remarquable dans l'ouvrage, c'est la typographie confiée à l'Imprimerie Nationale en gothique christian. Quatre ou cinq couleurs jouent harmonieusement dans le texte (130 ex.).

En 1908 Decisy grave en couleurs les dessins de A. Zo pour illustrer *Ramuntcho* de Loti. (Commissaires : H. Delacour et de Seynes-Larlenque, Imp. Renouard, 130 ex.).

Nous connaissons tous les eaux-fortes en couleurs d'Henri Jourdain qui ont décoré de nombreux intérieurs. Artiste consciencieux, Jourdain a parsemé d'entête et de culs-de-lampe de tons agréables *La Maison du Péché* de Marcelle Tinayre. Il a reproduit tous les sites

où se déroule l'intrigue. Le livre est plaisant, toujours excellemment imprimé par l'Imprimerie Nationale. (130 ex. — 1909. Commissaires : MM. Octave Homberg et le vicomte de Verneaux.)

Léandre illustre en 1910 d'aquarelles gravées en couleurs par Decisy *Facino Cane* par H. de Balzac. Je disais tout à l'heure que l'exemple de Romagnol avait été contagieux. En 1902 l'éditeur Romagnol avait fait appel à Léandre et à Decisy pour illustrer La Vie de Bohème, de Murger. C'est d'ailleurs un livre charmant, un des plus beaux de la production d'avant-guerre (côté éditeurs). Ici les mêmes collaborateurs se retrouvent. La baronne de Berckheim fut le commissaire de l'ouvrage. La grâce de Léandre, la délicatesse de sa palette étaient faites pour séduire une bibliophile. C'est la première fois que nous voyons dans une société de bibliophiles confier à une femme la direction d'une édition (125 ex.).

Les *Idylles de Théocrite* sont ornées de beaux paysages du peintre René Ménard, somptueusement gravés sur bois en couleurs par Jacques, Camille et Georges Beltrand. Constatons cependant l'absence de marges, remplacées par des encadrements qui alourdissent les planches de Ménard. L'ouvrage paraît en 1911. Il est imprimé par Lahure. (Commissaires : Sancholle-Henraux et de Seynes-Larlenque). Ce livre fait le plus grand honneur à la société.

Henri Jourdain illustre en 1912 *Madame Bovary*, d'eaux-fortes originales en couleurs (imprimé à l'Impri-

merie Nationale. Commissaires : Chandon de Briailles et F. Jousselin). Ce livre est intéressant, car Jourdain a visité le pays, les maisons mêmes où vécurent les héros du roman de Flaubert, et reconstitué le vieux Rouen. Il a montré en 52 eaux-fortes une science de graveur et une érudition d'archéologue (5 000 francs vente Renevey 1924).

Les deux ouvrages qui vont suivre vont être encore plus importants et compter dans les fastes de la Société.

De délicates eaux-fortes en couleurs de Gaston La Touche illustrent en 1914 *On ne badine pas avec l'amour* de Musset. Plus variées de couleurs, moins monochromes que dans *Aux Flancs du Vase*, plus pastellisées, elles perdent souvent en vigueur ce qu'elles gagnent en grâce ; mais c'est un délicat et précieux ouvrage qui fait honneur à Mme Homberg sous la direction de laquelle il fut édité (145 ex.).

En 1919 va paraître *Le Livre de l'Émeraude* d'André Suarès. C'est le dernier ouvrage du regretté peintre Charles Cottet. La maladie et la mort ne lui laissèrent pas le temps de terminer l'œuvre commencée, qui fut achevée par ses amis les peintres bretons Dauchez et L. Simon. Les eaux-fortes de Cottet sont remarquables, émouvantes, d'une âpreté, d'une personnalité telle qu'on trouve le souvenir des plus beaux moments de Cottet, des toiles qui évoquent la poésie de la Bretagne, sa tristesse ambiante, qui vous étreignent, qui vous passionnent et que l'artiste effectua en pleine maîtrise

de son talent, vers 93, 94. (Commissaires : baron Despatys et Guy de La Touche, 150 ex. Imp. Renouard.)

En 1921, Cheffer commente de bois originaux le livre de Pasteur Vallery-Radot *Pour la Terre de France, par la douleur et la mort* (Commissaire : de Seynes-Larlenque).

Le livre de A. de Châteaubriant, *Monsieur des Lourdines* est illustré d'eaux-fortes originales en couleurs par Pierre Labrouche (150 ex., 1912. Commissaires : G. Grandidier et A. Sancholle-Henraux, 1922).

M. Grandidier sera avec M. Gouin un des précieux collaborateurs des dirigeants de la société.

C'est d'ailleurs M. Gouin qui l'année suivante, en 1923, va architecturer avec M. G. Provot (1) un des plus prestigieux livres de cette compagnie ; *La Princesse lointaine,* d'Edmond Rostand. Les illustrations de Georges Desvallières gravées sur bois en couleurs par Germain et Beltrand sont larges de facture et atteignent une rare puissance d'évocation. C'est un livre des plus émouvants, ce sera d'ailleurs le dernier ouvrage profane que Desvallières acceptera de faire avant de se consacrer définitivement à l'art religieux : livre qu'il ne termina d'ailleurs même pas et qui fut achevé par une de ses élèves.

Abandonnant les peintres pour les dessinateurs, la société va désormais s'adresser à Robert Bonfils qui

(1) M. Provot fut trésorier depuis le début de la société et une des chevilles ouvrières de la société.

illustre de bois originaux le *Chariot d'Or* de Samain 1923 (Commissaires: R. de Billy et Sancholle-Henraux).

Mich illustre *La Vagabonde* de Colette, dessins lithographiés par Gaston Prost, 1924. C'est encore une femme, la comtesse de Béhague, qui est chargée de la direction de cette édition. Ne médisons pas de Mich, mais ce livre ne dépasse pas comme niveau artistique les illustrations qui parsèment les illustrés pour enfants.

Trois années se passent sans ouvrages. En 1927 paraît *L'Ombre de la Croix*, de Tharaud, illustré de bois de Cheffer (MM. Gouin et Jousselin, commissaires), et en 1928 un ouvrage curieux, eaux-fortes en noir de Drouart, dans un texte parsemé d'or : *Les Trophées* (Commissaires : baronne Charles d'Huart et Ernest Gouin) ouvrage très décoratif où Drouart sut donner une unité aux morceaux si divers qui composent ce volume ; écueil où se heurtèrent tant d'illustrateurs. Il a composé une illustration homogène permettant de passer de paysages grecs à des romanceros espagnols. C'est le second ouvrage illustré par Drouart pour une société de bibliophiles.

Egalement en 1928 parut une édition originale d'Abel Bonnard : *Le Solitaire du Toit*, décoré typographiquement d'ornements de Latour.

C'est à Jou qu'est confiée l'exécution de l'ouvrage actuellement sur le chantier : *Le Carrosse du Saint-Sacrement* de Mérimée, suivi de *Pièces et Nouvelles espagnoles*.

La société amoureuse de belle typographie qu'est la

Société du Livre d'Art devait apprécier l'artiste typographe qu'est Louis Jou. Le choix s'avère doublement heureux. Jou, d'origine espagnole, saura à merveille commenter et mettre en page des nouvelles espagnoles de Mérimée.

Le nombre des sociétaires est fixé à cent. Le comité peut en outre admettre 20 membres correspondants qui, au fur à mesure des vacances, peuvent être titularisés.

Le dernier annuaire publié comptait dix-huit femmes bibliophiles.

Citons ici les noms de ce premier groupe, précurseur des Cent et Une ou des Cent Femmes Amies des Livres.

Mmes la baronne d'Adelswärd, A. André, Albert de Bary, la baronne de Beauverger, la comtesse de Béhague, la baronne de Berckheim, Paul Biollay, L. Bonaparte-Wyse, la vicomtesse de Flers, la marquise de Ganay, Octave Homberg, Henri Hottinguer, la duchesse de Maillé, Margueritte, la princesse de Montholon, Puerari, Cécile Sartoris et P. Thureau-Dangin.

M. Octave Homberg rendant en 1924 hommage à M. Fernand Jousselin déclarait : « Ce n'est pas trop dire que d'affirmer que notre société est l'œuvre personnelle de notre ami... ! Depuis que la société a commencé à vivre et à prospérer, il en a été l'âme. Qui n'a pas mis la main à la pâte ne peut certainement imaginer ce qu'une édition d'art représente d'efforts et de difficultés vaincues. Il faut pour mener la tâche

à bien une compétence technique qui est rare et que M. Jousselin possède au plus haut degré, il faut aussi, pour assurer la liaison nécessaire entre les artistes et les artisans, du tact, une diplomatie même qui se trouve dans son caractère. »

Sans doute le Quai d'Orsay, en dehors de la publication des livres bleus, est une excellente école pour devenir bibliophile.

Sans doute ! — mais, M. Homberg, en rendant un juste hommage à M. Jousselin oubliait un peu trop son propre rôle et la part qu'il prit à la direction de cette société.

Le comité fut au début ainsi composé :

MM. Octave Homberg, baron Pierre Despatys. F. Martel, comte Gabriel de la Rochefoucauld, Charles Meunier, Georges Provôt.

Viennent ensuite dans le comité : MM. J. Borderel, Bernard Sancholle-Henraux, vicomte de Verneaux, Henry de Seynes-Larlenque et Henri Vever.

Puis la baronne de Berckheim et la comtesse de Béhague.

Actuellement la société est dirigée par :

M. de Billy, président.

MM. Grandidier et Ernest Gouin, vice-présidents, et Marchesné, secrétaire général.

Effort utile, effort fécond, puisque nous allons voir comment de la Société du Livre d'Art est issue la Société des Amis du Livre Moderne, la dernière société née avant la guerre.

Après avoir examiné cette société avec Charles Meunier, puis André Bertaut, nous verrons comment après la guerre, la bibliophilie s'est développée, transformée, comment les sociétés se sont conçues sur des bases nouvelles, comment de nouveaux venus se sont convertis à la bibliophilie, et comment la guerre qui transforma tant de choses, eut aussi son influence sur les sociétés de bibliophiles.

LES AMIS DU LIVRE MODERNE

VII

ANDRÉ BERTAUT
et la Société « Les Amis du Livre Moderne ».

Au mois de mars 1908, Charles Meunier quitte la Société du Livre d'Art pour fonder la Société des Amis du Livre Moderne. Relieur réputé, bel artiste, Charles Meunier s'était également lancé dans l'édition d'art, moins lucrative avant guerre que depuis lors. On peut dire, sans crainte de se tromper, que le brave Meunier engloutissait dans l'édition les fonds qu'il gagnait dans la reliure. Je ne crois pas d'ailleurs pouvoir citer un éditeur d'art qui ait fait fortune en cette période facile de l'avant-guerre.

Meunier est un des relieurs qui marqueront leur place dans l'histoire de la reliure. Virtuose du cuir incisé, des reliures doublées, sa technique est toujours impeccable. Ses compositions pèchent parfois par l'abus de décorations florales, de volutes et d'ornements compliqués, mais la critique s'adresse plus à l'époque où il a travaillé qu'à l'artiste, amateur convaincu et désintéressé du livre. Meunier cherchait donc à réunir autour de lui des bibliophiles, des clients de sa maison et durant de

nombreuses années il va être administrateur de cette société (administrateur en ce sens que c'est lui seul qui va architecturer les 9 volumes publiés de 1908 à 1924).

A côté de cet administrateur statutaire à vie, un comité dirige la nouvelle société, composé de MM. Gallimard, président, Thévenin, secrétaire, Albert Legrand, trésorier. C'est chez M. Gallimard que se réunit le comité.

La société à ses débuts présente deux particularités dignes d'être signalées. En dehors de l'effort d'édition qui va être tenté, elle se propose de faire l'éducation artistique de ses membres, et elle organise des conférences. Deux eurent lieu, l'une de M. Thévenin sur les femmes bibliophiles, l'autre de Charles Meunier sur la reliure.

La première conférence réunit en 1908 les bibliophiles chez la comtesse de Fels. Plusieurs femmes bibliophiles s'étaient en effet inscrites dès le début dans la nouvelle société : la marquise de Clermont-Tonnerre, Mme Alphonse Daudet, la comtesse de Fels et la duchesse de Rohan. Longue histoire que celle des femmes bibliophiles où les grandes dames, les reines de France, les princesses de tous les temps tiennent une importante place, même sans remonter au delà de Marie Stuart. Les reliures aux armes des différentes reines ou princesses témoignent de ce goût du beau livre dans les classes instruites de la société.

C'est aussi en ces premières années de la vie sociale des Amis du Livre Moderne que parurent, en marge

des publications de luxe, quatre volumes sur l'histoire et la technique du livre par Léon Thévenin et Georges Lemierre.

La seconde conférence eut lieu en 1909 chez la marquise de Clermont-Tonnerre. L'histoire de la reliure fut évoquée par Meunier qui conta comment les étuis de forme cylindrique souvent précieux qui enfermaient les rouleaux de vélin sont devenus plus tard des plaques. Le lieur, qui sera dénommé par la suite « relieur » assemblera les feuillets du livre et emboitera ce texte en des ais de cèdre ou de cyprès. Après lui, l'écrinier, le joaillier viendra incruster sur le bois les ivoires, les pierres fines, les métaux précieux — lourdes parures qui vont aller en s'allégeant avec l'invention de l'imprimerie.

La seconde particularité de cette société consistait à répartir les originaux entre les membres par voie de tirage au sort. Charles Meunier tint essentiellement à cette formule que la cherté croissante des éditions de luxe ne permet plus de maintenir désormais.

Il va faire appel à de bons artistes et éditer à 150 exemplaires, dont 125 réservés aux membres de la société, des œuvres de Maeterlinck, Balzac, Emile Souvestre, Leconte de Lisle, Molière, Henri de Régnier, Baudelaire.

C'étaient, on le voit, des auteurs consacrés, cotés, et ce sont des artistes également cotés à l'époque auxquels Meunier fera appel. Meunier n'aura pas à ce sujet les initiatives de la Société du Livre d'Art. Il

n'a pas l'autorité d'un Jousselin ou d'un Homberg.

Le premier né de cette société est la *Vie des Abeilles*, de Maeterlinck, avec 116 lithographies de Carlos Schwabe. C'est un beau livre abondamment illustré, et la lithographie plus souple évite à Carlos Schwabe certaines fautes de goût qui se rencontrent en d'autres volumes de ce même illustrateur. L'ouvrage devait être tout prêt puisqu'il parut en 1908, l'année même de la fondation de la société.

En 1910, *Le Foyer Breton*, d'Emile Souvestre est orné d'eaux-fortes d'André Dauchez, un des peintres de la Bretagne, ami du grand Cottet.

1912 : *Les Paysans*, de Balzac, sont illustrés de 50 eaux-fortes de Jeanniot.

1913 : *Les Erynnies* paraissent avec des lithographies en couleur de Leroux. Leroux — qui s'est fait apprécier par son illustration de la Rôtisserie chez Pelletan, — donne là un ouvrage assez quelconque ; mais les deux volumes suivants vont relever le niveau des publications de la Société.

L'un est un charmant petit livre *Le Sicilien* de Molière, illustré en couleurs par Drésa, ouvrage qui ne fait pas encore de très gros prix et qui, un beau jour se classera certainement (1914). L'autre, *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire, ou plutôt quelques poèmes extraits des *Fleurs du Mal* est enrichi de dessins de Rodin. M. Gallimard, le président, possédait un précieux exemplaire où Rodin sans aucune idée d'édition ultérieure s'était plu à orner les pages et les faux titres

de souples et somptueux dessins. Reproduit très exactement sur l'exemplaire original, ce livre est infiniment précieux pour l'histoire de l'art, et pour tous ceux qui voudront étudier Rodin.

Les Evangiles selon l'image, livre médiocre, publié immédiatement après la guerre (1919) est orné de bois en couleurs de Kharis. En 1923 *La Sandale ailée,* d'Henri de Régnier, s'accompagne d'illustrations en couleurs de Calbet et en 1924, *l'Odyssée d'un transport torpillé* de Maurice Larrouy est illustré par Fouqueray de façon qui a enthousiasmé les admirateurs de cet artiste, illustration exacte et documentée.

Mais voici qu'une petite révolution se fait dans la société. Elle marque en même temps une évolution. Meunier cède la présidence à un excellent bibliophile, M. André Bertaut. Ce dernier va introduire des idées plus modernes. Il veut chercher des illustrateurs nouveaux ou permettre à d'anciens illustrateurs qui n'ont pas eu l'occasion de faire un livre d'art digne de ce nom de pouvoir affirmer *une fois* leurs possibilités. Les statuts sont refondus complètement. Ils prévoient encore l'organisation de conférences, de concours et d'expositions pour favoriser le développement des arts du livre moderne. Le comité a le pouvoir d'instituer des expositions et des concours de reliures d'art moderne appropriés aux publications de la société. Le comité peut aussi en dehors des publications faites par la Société acquérir par mesure exceptionnelle des exemplaires d'éditions artistiques destinés aux membres de la

société et portant le nom de chaque destinataire.

Ce comité est désormais ainsi composé :

M. André Bertaut, président, Henri Vever, vice-président, Albert Legrand, trésorier. Il comprend encore huit assesseurs qui sont MM. Carré, Comar, Hernandez, Albert Malle, Charles Miguet, Marcel Pognon, Sabatier d'Espeyran, Emile Trystram.

Il y a onze femmes sur les 125 sociétaires :

Mmes Cazaneuve, Chauvière, F. de Croisset, Huguet, Lecomte du Nouy, Parmentier, Quentin-Bauchart, baronnes Maurice et James de Rothschild, Simon Diéterle et Marie Waldeck-Rousseau. Parmi les membres, citons MM. Jacques André, Louis Barthou, Borderel, de Bormans, Bussillet, Comar, Condamin, de Crauzat, Faist, Fenaille, membre de l'Institut, Hernandez, comte Emmanuel de La Rochefoucauld. Des bibliophiles étrangers, général Willems (Belgique), Agostino Soldati, juge au Tribunal fédéral (Lausanne, Suisse), Reiff (Zurich, Suisse), Marcel Raisin (Genève), Marc Peter (Washington), baron Michel Lazzaroni (Rome), Gunst (San Francisco), Digneffe (Liège), prince de Brancovan (Bucarest), Biedermann (Suisse), assurent la liaison avec l'Europe et l'Amérique.

Deux ou trois commissaires vont désormais surveiller l'édition de chaque œuvre d'art entreprise. *L'Etang de Berre*, de Charles Maurras est illustré de 98 lithographies originales de Georges Gobô, 1927. C'est le premier livre de Charles Maurras publié par une société de bibliophiles. Il est illustré par un grand

artiste, Georges Gobô. Avec une conscience, une probité professionnelle complète et un résultat magnifique, Georges Gobô a réalisé une œuvre qui fait honneur à lui-même et à la Société qui l'a choisi (Commissaires : MM. Vever et Bertaut).

Deux ouvrages sont en cours d'exécution. Tous deux sont confiés à des illustrateurs âgés : Orazi et Desvallières.

Orazi, un revenant de l'illustration ! Orazi s'est peu manifesté dans le domaine de l'édition d'art. Un ouvrage, La Petite Ville, de Jean Lorrain, fut jadis édité avec des eaux-fortes en couleurs chez May (1898). C'est un ouvrage assez médiocre. Les aquarelles d'Orazi, déjà exécutées, ont été pour les deux commissaires MM. Miguet et Vever une véritable révélation et sont destinées à illustrer la Salomé, d'Oscar Wilde.

C'est encore à un peintre classé, Georges Desvallières, que s'adressèrent MM. Bertaut, Legrand et de Crauzat pour illustrer *Monsieur Vincent, aumônier des Galères*, d'Henri Lavedan, seul sujet que pouvait accepter l'artiste qui entend, nous l'avons déjà dit, se consacrer à l'art religieux. Les livres illustrés par lui n'ont pas assez montré le puissant coloriste qu'est Desvallières. *Rolla* est illustré d'après le procédé Fortier-Marotte qui était chose nouvelle à l'époque où il a paru et les reproductions n'ont pas atteint la puissance des originaux que possède M. Bertaut. *La Princesse Lointaine*, livre profane, a été inachevé et terminé par une élève de Desvallières. *La Vie de la Vierge*, publiée

l'an dernier, ne permet pas, malgré d'admirables bois, de juger Desvallières. On voudrait arriver à la perfection avec cette vie de Saint Vincent de Paul qui concilie utilement et heureusement le sujet religieux et l'intérêt du texte.

Ainsi nous avons examiné dans une fresque d'ensemble les sociétés de bibliophiles nées avant la guerre. Les domaines les plus divers ont été explorés dans l'illustration du livre. Le premier ouvrage conçu par Paillet pour « s'amuser » a fait souche et a engendré de nombreux livres. Les bibliophiles se sont groupés : amateurs d'art et d'ouvrages illustrés avec les Amis des Livres, les Cent Bibliophiles, le Livre Contemporain. la Société du Livre d'Art et les Amis du Livre Moderne, — historiens avec les Bibliophiles François — amateurs d'éditions originales avec les XX. Ces sociétés permettent à des artistes de faire un effort que les frais sans cesse accrus interdisent aux éditeurs. Dans chacune d'entre elles on sent une volonté directrice et les publications se ressentiront de l'esthétique particulière de chacun de ses présidents ou des bibliophiles qui les dirigent, qu'ils se nomment Paillet, Henri Beraldi, Eugène Rodrigues, Henri Vever, Louis Barthou, Fernand Jousselin, Octave Homberg, André Bertaut... Des opinions contraires se font jour. Les uns prônent la gravure originale, d'autres la gravure de reproduction. L'eau-forte est préférée par les uns, les bois par d'autres, la lithographie prend dans les ouvrages une

place timide d'abord qui ira toujours en prenant une extension nouvelle. On verra même que le procédé ne sera pas délibérément écarté.

Aussi les livres de ces sociétés acquièrent en général une grande valeur. La loi de l'offre et de la demande joue même en matière artistique. L'édition est de suite casée. On désire posséder un de ces exemplaires. Comme il y a peu d'élus, beaucoup désirent être appelés. Les bibliophiles conservent l'ouvrage s'il est beau et la demande joue sans cesse. C'est cette plus-value croissante qui va intéresser après guerre nombre de spéculateurs, et qui va orienter de nouveaux venus vers les sociétés de bibliophiles.

A côté de ce sentiment il en existe d'autres plus nobles, plus louables, tels l'impossibilité ou la difficulté de faire partie de compagnies où les places se trouvent si rares, si enviées, si disputées. Parmi les sociétés d'après-guerre que nous allons désormais examiner, beaucoup se sont déjà taillé une place enviable et ce serait être injuste que de ne pas signaler comme rivalisant avec leurs aînées : le Cercle Lyonnais du Livre, Les Exemplaires, les Bibliophiles du Palais, le Cercle Parisien du Livre, Les Trente, Les Cent Une... etc., etc.

Une belle bibliothèque est désormais un luxe établi, coté, classé, moins encombrant que la galerie de tableaux, plus facile à constituer, donnant à son possesseur avec l'auréole de l'amateur d'art celle du lettré, du dilettante. Devant les portes du Temple où sont entrés les hommes de goût qui montrèrent la voie,

une multitude se presse et désire pénétrer à son tour. On va se grouper de façon différente ; on va pour faire un beau livre se recruter, s'amalgamer parce que l'on a une même profession, parce que l'on sort d'une même école, parce que l'on est du même sexe ou que l'on habite la même ville, la même région. Sur l'autel de la bibliophilie vont s'unir les gens de robe, les médecins, les papetiers, les ébénistes, les automobilistes, les femmes, les Lyonnais, les Parisiens, les Normands, les industriels du Nord. L'art aura une patrie. Il aura souvent même un clocher.

LES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

Volumes parus depuis la publication de l'ouvrage.

LES AMIS DES LIVRES

Volumes parus depuis la publication de l'ouvrage.

LES CENT BIBLIOPHILES

Volumes parus depuis la publication de l'ouvrage.

LES XX

Volumes parus depuis la publication de l'ouvrage.

LE LIVRE CONTEMPORAIN

Volumes parus depuis la publication de l'ouvrage.

LA SOCIÉTÉ DU LIVRE D'ART

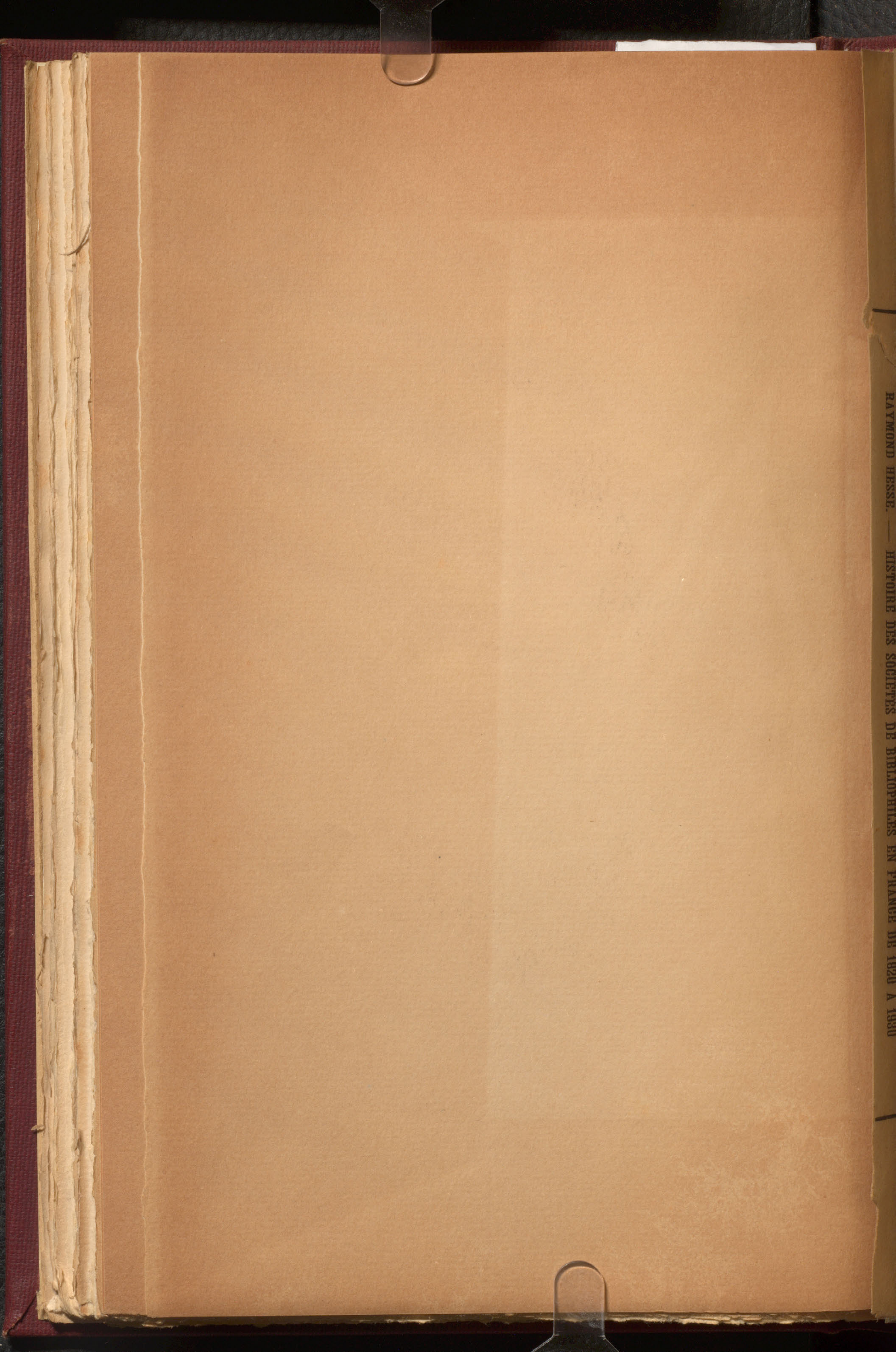
Volumes parus depuis la publication de l'ouvràge

LES AMIS DU LIVRE MODERNE

Volumes parus depuis la publication de l'ouvrage.

TABLE DES MATIÈRES

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT (12-1929).


RAYMOND HESSE. — HISTOIRE DES SOCIÉTÉS DE BIBLIOPHILES EN FRANCE DE 1820 A 1930